10 PREMIERS CHAPITRES DE DISSONANCE

TOME 1 DE SIOBHAN, FILLE D'ODIN

OFFERT PAR

ANGÉLIQUE MALAKH

Copyright © 2019, Angélique MALAKH
Tous droits réservés.

Couverture : Martine Provost
https://martineprovost2001.wixsite.com/2001

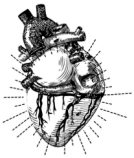
Crédit corbeau : Steve Harvey

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L122-5, d'une part, que des « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est ILLICITE (art : L122-4)

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, notamment par téléchargement ou sortie imprimante, constituera donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

À ma princesse guerrière…

AVERTISSEMENTS…



Je vais vous raconter des histoires sombres et souvent cruelles, dont les racines prennent vie dans le sang.

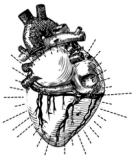
Durant les deux tiers de ma vie, j'ai été abandonnée, ballottée de familles d'accueil trop tactiles en foyers d'adolescents enragés. J'ai dû lutter, subir, patienter, mais je n'ai jamais renoncé. À mes seize ans, j'ai émis mon premier cri, l'heure de l'émancipation était arrivée. Une nouvelle naissance, ma renaissance. À partir de là, je n'ai plus rien accepté sans me battre. Dans le carton qui contenait les vestiges de ma gestation, j'ai découvert une partie des secrets qu'*ils* auraient voulu voir disparaître avec ma mère. J'ai amorcé ma transformation et préparé patiemment ma vengeance.

On me connaît sous l'appellation du Fléau. Personne ne sait ni à quoi je ressemble ni où je me trouve. Pour beaucoup, je suis un mythe, une entité impalpable. Pourtant, ils espèrent tous une seule chose : ne jamais croiser ma route.

Le moment que j'attendais depuis tant d'années s'annonce enfin. C'est aujourd'hui que tout doit se conclure.

Je me prénomme Siobhan. Je suis une Fille d'Odin et un être en devenir.

CHAPITRE 1



J'avais besoin d'un élément déclencheur pour amorcer mon plan, et j'ignorais que mon banquier me l'offrirait sur un plateau.

— Tout le monde, les mains en l'air, c'est un *hold-up !* vociféra un des braqueurs recouverts d'une cagoule noire.

Assise sur un tabouret à roulettes face à l'entrée, je distinguai leur armement, et mes muscles se détendirent. Avec un pistolet mal tenu et une voix hoquetante, le premier était ridicule. Quant à son coéquipier, il n'était guère mieux loti avec son couteau à viande et un *revolver*. Tous les deux se dandinaient en hurlant. Les clients, affolés, se jetèrent à terre dans un vacarme épouvantable tandis que je pivotais sur mon siège pour leur tourner le dos. Les immobiliser serait un jeu d'enfant, par contre, me contenir pour ne pas les endommager s'avérerait plus délicat. Mais bon, j'avais prévu de ne tuer personne ce jour-là à moins d'y être obligée !

— Toi, tu te tournes, et tu te fous au sol avec les autres ! me cria-t-il de loin. Règle ça ! Si elle tente de faire la maligne, tu lui règles son compte ! Moi, je m'occupe de l'argent !

Sa respiration haletait au rythme de ses pas hésitants. Nous avions tiré le gros lot, avec ces deux-là ! Sans surprise, pour ne pas avoir à me toucher, il m'enfonça le canon de son pistolet dans le dos. Grossière erreur, mon gars ! En moins de temps qu'il est nécessaire pour le formuler, je tournoyai et le désarmai d'une main. De l'autre, je lui assenai un coup dans la trachée afin de l'empêcher de crier. J'achevai mon attaque en soufflant une incantation d'endormissement au creux de son oreille. Je le retins afin qu'il glisse sur le sol en silence. L'autre type n'avait rien vu, trop occupé à hurler après les chargés de clientèle afin qu'ils remplissent un sac de sport bon marché.

— Nous ne disposons plus de liquidités en agence, je vous promets ! Un coffre-fort scellé protège les fonds… son ouverture est informatisée… elle se réalise uniquement en présence de la Brinks. (L'homme déglutit avec difficulté.) Et une seconde clé est indispensable pour la franchir, tenta de lui expliquer le dirigeant effrayé.

Son costume ajusté moulait son imposante corpulence. Une chemise violette bâillait sur son ventre bedonnant, de laquelle des poils sombres s'échappaient. Des gouttelettes de sueurs parsemaient son front et ses tempes d'un gris terne. Elles perlaient sur sa poitrine. Beurk…

— Vous foutez pas d'ma gueule ! Comment vous donnez des tunes aux vieux ? s'époumona le braqueur, en appuyant ses propos d'amples mouvements de bras.

— Nos clients doivent nous prévenir trois jours à l'avance pour que nous sortions la somme du coffre, bafouilla le directeur.

— Tu vois bien que t'en as ! Fais pas chier, gros lard, on n'a pas toute la journée. Envoie-moi ce putain de fric, et

magne-toi ! pesta-t-il, braquant son *revolver* sur son embonpoint.

Quels minables ! Ils avaient attaqué une banque sans aucune préparation, au point d'ignorer la gestion des liquidités et de leur stockage. Autant s'en prendre à la supérette du coin, au moins, ils seraient repartis avec le fond de caisse. La peur et le *stress* du malfrat s'étaient mus en une rage qu'il gérait de moins en moins bien.

— Je suis vraiment désolé, mais nous n'en avons pas ! Aucun gros retrait n'était prévu. Ce n'est pas que je ne veux pas, c'est que je ne peux pas, s'excusa le directeur, les mains relevées devant son visage.

Continue, mon gars, distrais-le, j'arrive. Je pris le temps de mimer un « chut » de l'index aux clients estomaqués. Le type se tenait trop loin pour que je le désarme à main nue. J'étais rapide, mais pas autant qu'une balle. N'importe quelle sorcière, si elle veut jouer sans ses pouvoirs, demeure prudente face à une arme à feu. Une fois assez proche de lui, je remontai le tissu de mon *jean* pour gagner un peu d'amplitude, et je m'accroupis. Fin prête, j'attaquai. La technique la plus efficace demeurait la plus simple. Dans un mouvement de ressort, je tapotai son dos du bout des doigts, et il pivota vers moi, par réflexe. Ma position me protégeait d'un éventuel accident, et en me relevant, j'appuyai mon pied sur sa rotule, qui céda. Ses bras descendirent pour enlacer son articulation douloureuse. Avec un autre coup, le pistolet s'envola sous un des bureaux, mais son couteau glissa le long de mon tibia. Rien de bien méchant. Un genou à terre, il brailla comme un gosse. Je cherchai une personne en état dans l'assistance pour contacter les secours. Je ne comprenais pas ce monde : les gens étaient vissés à leur téléphone portable, mais aucun n'avait appelé la police. Dans une petite ville

comme Montbazin, les forces de l'ordre auraient déjà été présentes si un client avait usé de jugeote pour les prévenir.

— Toi ! Appelle le commissariat, ordonnai-je à la seule femme qui ne sanglotait pas et paraissait capable d'articuler deux mots.

— Bien sûr ! répliqua-t-elle dans un hochement du menton.

Je secouai la tête et soupirai en surveillant le braqueur au sol. On se serait cru dans un mauvais film comique. Il avait étendu sa jambe cassée et la maintenait d'une main. À force de pester à travers sa cagoule en maille, ses lèvres fines s'étaient couvertes de filets de bave. Les bras croisés, je me lamentai de son manque de dignité et de courage. Il ne tentait même pas de ramper pour s'échapper. Depuis mon attaque, il s'égosillait et dessinait des huit avec son couteau au manche fuchsia, issu, très certainement, du service de vaisselle de sa mère. Il aurait pu trouver mieux pour asseoir sa crédibilité. Enfin, bon… Je patientai le temps que les flics arrivent et que j'aille prendre un café.

— Tu devrais lancer ton couteau. Avec ton pote, vous avez commis une boulette, mais stoppe les choses là où elles en sont. Personne n'est encore blessé, formulai-je, pour la forme.

Quoi ? Je savais me montrer compatissante, par moments. Je vous l'accorde, pas souvent, mais c'était avant. J'ai bien changé depuis…

— Tu m'as bousillé le genou, connasse. C'est ça que t'appelles « personne de blessé » ?

De fureur, il enleva sa cagoule. Son visage cramoisi ruisselait. Je m'approchai en m'assurant de me tenir hors de la portée de la lame.

— Tu plaisantes ? Vous tentez de braquer une banque, et

tu te plains parce que tu as un bobo au genou ? Ce n'est pas en taule qu'ils doivent t'enfermer, mais en hôpital psy !

Gonflé, le type !

— Tu t'prends pour qui, putain ? s'énerva-t-il en s'asseyant sur son postérieur.

— Une femme qui se trouve au mauvais endroit au mauvais moment, répliquai-je, les poings sur les hanches.

Les sirènes annonçant la brigade locale transpercèrent l'ambiance pesante. Le commissariat se situait à deux pâtés de maisons de la banque. Les flics n'étaient pas pressés : même à pied, j'aurais mis moins de temps qu'eux.

— Sortez le premier pour les prévenir que les hommes sont quasiment désarmés ! lançai-je au directeur.

— Oui, oui, c'est une excellente idée. Je sors, oui, je sors vite ! bafouilla-t-il en s'empressant d'abandonner toutes les personnes dans son établissement.

Les hommes… et dire qu'ils se considèrent comme le sexe fort ! Il se rua dehors sans même un regard vers les clients ou ses employés.

Quelques secondes plus tard, quatre brigadiers entrèrent en hurlant. On se serait cru dans un mauvais *remake* d'une série policière des années soixante-dix.

— Les civils, à terre ! À terre ! crièrent-ils, les armes aux poings oscillant dans tous les sens.

Comme je m'y attendais, un des flics se prit pour un héros. Je m'en serais moquée si ce zélé ne m'avait pas mise en joue. Pour une fois que je me promenais légère et désarmée, à l'exception d'un poignard qui longeait ma colonne vertébrale, j'avais réussi à rester *cool* jusqu'à présent, mais il

ne fallait pas exagérer. Les deux mains enserrant son pistolet, il ne bougeait pas d'un millimètre. Un vrai malade…

— Pouvez-vous baisser votre arme ? articulai-je avec aplomb.

Non, mais c'était qui, ce bouseux, comme si j'avais la tête d'une criminelle !

— Elle nous a tous sauvés ! s'écria la cliente qui les avait prévenus.

J'avais misé sur le bon cheval. Brave femme ! Je lui souris et hochai le menton.

— Vous êtes sûre ? ajouta l'agent sans me quitter des yeux.

— Je rêve ! soupirai-je, agacée.

C'était sorti tout seul. Bien entendu, vu le comportement du flic, mon attitude ne lui plut pas des masses. Il s'avança et pointa l'arme sur ma poitrine.

— À genoux, et les mains sur la tête. Immédiatement ! Nous réglerons tout ça à la gendarmerie. En attendant, je vous arrête pour braquage avec possession d'armes de catégories A et D ! énuméra-t-il sans reprendre son souffle.

— Vous rigolez ? m'offusquai-je.

La moutarde me montait sérieusement au nez. La manche de sa chemise était remontée sur son avant-bras, et je découvris une partie du tatouage des partisans de la Confrérie AntiMonstres. Et merde, le mec devait s'être rendu compte de ma différence. Son regard me foudroyait. Ma mission commençait bien… La CAM regroupait des humains qui avaient découvert l'existence d'espèces surnaturelles et qui les craignaient à juste titre. Ils avaient formé des groupuscules autour du globe, mais leurs attaques se résumaient à des coups d'épée dans l'eau. Les chefs des différentes factions s'étaient concertés afin de s'associer pour

obtenir plus de force et de meilleurs résultats. Ce fut le début de la guerre, d'une lutte invisible à l'œil du commun des mortels, trop obnubilés par leur sempiternelle routine métro-boulot-dodo. Ces femmes et ces hommes de tous horizons s'étaient unis pour assurer la survie de la race humaine. Malheureusement, ils ignoraient bon nombre des règles qui régissaient la cohabitation interraciale sur leur planète. Au fur et à mesure, la Confrérie avait prospéré comme une entité à part entière et percé un trou dans la sérénité de ses prédateurs. Pour s'assurer du succès de ses actions, la CAM avait fait appel à des professionnels comme moi. J'avais effectué ma première mission pour eux un peu plus d'un an auparavant grâce à la recommandation d'un de mes piliers. Eddy était un *hacker* de premier ordre qui leur avait parlé de mes talents de tueuse et de mon aversion pour les vampires. Toutes les communications avec la CAM se déroulaient de manière virtuelle. J'exécutais les collaborateurs ou les monstres eux-mêmes. Eddy les contactait pour confirmer la conclusion des contrats et suivait les transactions bancaires. Je ne connaissais aucun membre en particulier, mais je les avais assez étudiés pour les repérer. « *Sois proche de tes amis, et encore plus de tes ennemis* », avais-je lu quelque part. Cette phrase était devenue un *mantra* que je suivrais d'autant plus à Montbazin. L'exercice venait de débuter…

— À genoux ou j'emploie la manière forte !

— Vous vous trompez, elle nous a aidés ! protestèrent plusieurs victimes en nous encerclant.

— Elle ne faisait pas partie de leur duo. Elle n'y est pour rien ! appuya la cliente qui les avait prévenus en se positionnant à mes côtés avec assurance.

Intéressant…

— Carter, mais à quoi tu joues, putain ! Au lieu de faire

chier la gonzesse, viens nous aider pour l'autre qui roupille. Vous m'expliquez, vous, comment vous avez réussi ça ? conclut un gradé plus âgé, son doigt boursouflé me désignant.

— Quand vous le souhaiterez, mais certainement pas avec des menottes aux poignets ! répliquai-je en croisant les bras.

Les autres flics, qui avaient réussi à s'emparer du couteau du braqueur, le maintenaient sous les épaules afin de le conduire à l'extérieur. Âgé d'une cinquantaine d'années bien tassées, le chef s'avança et me détailla de la tête aux pieds.

— Carter, je t'ai ordonné d'emmener la belle au bois dormant dans la voiture !

— Vous avez vu la carrure du type ? Comment je fais pour le porter tout seul ?

Le gradé le regarda et secoua la tête, l'air blasé. Bonjour l'ambiance dans l'équipe ! C'était une des raisons pour lesquelles je bossais toujours seule. Mes piliers intervenaient uniquement à distance, ainsi je n'avais pas de ressources humaines à gérer, ce qui était préférable pour leur survie.

— Peut-être que quelqu'un pourrait t'aider ? Je ne sais pas, moi, réfléchis un peu, ça te changera ! Mais grouille-toi ! s'énerva le chef, à présent à notre hauteur.

Carter me scruta, et son regard manifesta la profonde sympathie que je lui inspirais… Il héla deux des clients et ils portèrent le second malfrat. Son chef soupira longuement en voyant la scène, avant que je redevienne le centre de son attention.

— À nous !

— Avec tout ce que nous venons de vivre, je ne me sens pas très bien. Pourrions-nous en parler plus tard ?

J'accentuai mon discours, le revers d'une main sur mon

front. J'avais d'autres choses à régler que de parlementer avec un fonctionnaire. Le seul truc qui m'importait était que les témoignages de l'attaque se propagent au sein de la communauté locale et que je boive mon café. J'attirerais ainsi plus vite l'attention des monstres que je cherchais depuis plus de treize ans.

— Bien, bien. Laissez-moi votre nom et un moyen de vous contacter. Vous devez rester en ville le temps que l'enquête soit bouclée, ronchonna-t-il.

— Je comprends, commissaire. Je viens de m'installer. On m'avait assuré que Montbazin était une ville paisible…

— Pas commissaire, brigadier-chef Bumpkin. Nom et téléphone ? Après, vous pourrez décamper, on a bien assez de témoins. Vous viendrez faire votre déposition demain à la gendarmerie. S'occuper de ceux-là va nous prendre le reste de la journée. (D'un mouvement du menton, il désigna les clients qui étaient parqués et échangeaient entre eux.) Je vous attends dans la matinée dernier délai, je me suis bien fait comprendre ? articula-t-il en remontant sa ceinture de pantalon.

— Parfaitement. Je suis Marion Robinsun, par contre, je ne connais pas mon numéro.

— Comment ça ? Tout le monde le connaît ! pesta Bumpkin, les poings repliés sur sa taille épaisse. Vos papiers !

— Je ne suis pas tout le monde ! (Je lui fis mon plus beau sourire et lui tendis ma carte d'identité.) Vous me trouverez facilement dans la boutique en travaux à côté de la brasserie Au bon plat. J'y suis tous les jours, et je loge dans la résidence des Zentrailles à l'appartement 9. Avez-vous besoin d'autre chose, brigadier-chef ?

— Je veux avoir votre déposition signée sur mon bureau demain avant ma pause de midi, c'est clair ?

— Tout à fait. Merci pour votre compréhension, ajoutai-je en inclinant légèrement la tête avant de récupérer le justificatif de ma fausse identité.

Une de mes spécialités était de cerner les gens au quart de tour. Je détestais ces types odieux qui se croyaient tout permis sous couvert d'un semblant de pouvoir. Les brigadiers notaient les dépositions des témoins et récoltaient le maximum de détails. Je m'éloignais quand Bumpkin s'aperçut de ma blessure au tibia.

— Mademoiselle Robinsun, vous êtes blessée ?

Une auréole de sang maculait mon *jean*.

— Ce n'est qu'une égratignure. Je me rends aux urgences, ne vous inquiétez pas.

— Je vais vous accompagner ! nous interpella une voix féminine.

— C'est gentil… poursuivis-je pour amener la jeune femme à me donner son nom.

— Sylvia. Je suis serveuse au restaurant à côté de votre boutique. Je peux vous y conduire, si vous le voulez. Je ne prends mon service qu'à quinze heures.

— Merci, c'est gentil.

Je n'avais pas prévu de me rendre à l'hôpital pour une coupure. Ma maîtrise dans les onguents m'apportait tout ce dont j'avais besoin pour panser mes blessures dans la majorité des cas. J'avais une sainte horreur des établissements publics, quelle que soit leur fonction. Néanmoins, pour moi, il y avait des opportunités partout et j'envisageais de profiter de ce trajet afin d'en apprendre davantage sur la serveuse. Pour me fondre dans la faible masse humaine de cette bourgade, la démarche la plus judicieuse n'était pas de rester distante, mais de créer des liens. Je ne possédais pas ce talent. Les relations sociales me demandaient des efforts bien

plus grands que d'ôter une vie. Sylvia attirait mon attention, et cela se produisait trop rarement pour que je l'ignore. Nous nous rendîmes sur le parking accolé à la banque. Une Audi S5 Coupé se déverrouilla et je m'installai sur le siège sport. Sacré véhicule pour une petite employée dans une ville paumée ! Un salaire de serveuse ne permettait pas de se payer les vêtements et les accessoires luxueux qu'elle arborait. Elle se déplaçait dans une voiture achetée sur commande, au vu de sa couleur rouge sang.

— Splendide voiture ! attaquai-je en frôlant l'accoudoir central en cuir nappa.

— Je l'adore. Mon ami en avait assez que je roule dans ma vieille Twingo et me l'a offerte pour mon anniversaire.

— Sympa, le petit ami.

— Ce n'est pas tout à fait mon petit ami, chuchota-t-elle en rougissant.

Que cachait-elle qui pouvait m'être utile ?

— Les hommes mariés, c'est toujours compliqué, essayai-je.

— Oh non, il n'est pas marié. C'est un peu…

— Désolée. Je ne voulais pas vous mettre mal à l'aise.

— Tutoie-moi, je t'en prie. (Sa paume se posa sur mon avant-bras.) Ce n'est pas ça.

Quand elle démarra, ses mains enserraient si fort le cuir du volant que ses phalanges blanchirent. Il y avait matière à creuser d'après la tension qu'elle dégageait, mais je n'avais aucune envie de la braquer dès le départ. Ses informations pouvaient tout à fait s'avérer insignifiantes pour ma mission. Après plusieurs minutes de silence, je repris :

— Ça fait longtemps que tu habites ici ?

— Depuis toujours ! soupira-t-elle, résignée.

Une mèche châtain tomba devant ses yeux. Leur marron

formait une combinaison parfaite avec le caramel de sa peau. Son physique devait constituer un atout indéniable pour le montant de ses pourboires. La gentillesse qu'elle dégageait correspondait à l'*aura* que je captais. C'était bon signe pour elle, même si je ne lui faisais pas confiance pour autant.

— Pourquoi rester à Montbazin si tu en souffres autant ? m'étonnai-je.

— Mon ami habite ici et, même si je sais que tout sera extrêmement compliqué entre nous, je n'ai pas envie de le perdre.

— J'espère qu'il est conscient de tes sentiments et de ton sacrifice ?

Son amour pour lui était si pur et intense qu'il m'oppressait. Son aveu titilla une partie, en moi, à laquelle mon esprit refusait d'accéder. Des ombres nimbaient un pan entier de mon passé. De mes vingt à vingt-sept ans, j'avais été la Main de Cornélia, la prêtresse des Filles d'Odin, sur Derweid, dans une autre dimension. Trois ans avant ce braquage, j'avais quitté cette planète pour lui échapper. J'ignorais pourquoi elle voulait ma mort, car, à la suite d'un accident, j'avais perdu la mémoire. Lors de plusieurs tentatives, j'étais parvenue à extraire quelques bribes d'émotions ou de ressentis, mais je ne les raccrochais à aucun souvenir précis.

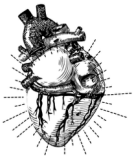
Sylvia appuya sur le bouton de l'autoradio. La voix de la chanteuse du groupe Évanescence me harponna avec son timbre si particulier.

— Tu vas bien ? Tu trembles, s'inquiéta Sylvia en posant sa main sur mon avant-bras avec douceur.

— Ça doit être le contrecoup de la banque, mentis-je.

Je me blottis dans une bulle protectrice métaphysique afin de ne plus éprouver les sentiments de la serveuse pour son petit ami. Merci pour les réminiscences…

CHAPITRE 2



Je fixais le paysage sans le voir, contrariée de m'être ainsi laissé aller. Depuis que j'étais devenue une Fille d'Odin, j'avais assisté et commis des actes horribles, et aucun ne m'avait jamais incommodée. Les rares épisodes de ma vie qui m'aient déstabilisée concernaient l'amour. Je n'arrivais pas à concevoir le lien qui unissait les gens, et dépendre de quelqu'un m'effrayait. Mon malaise enterré, mon énergie se rééquilibra. J'étais redevenue opérationnelle et égale à moi-même. Froide, calculatrice et le cœur fermé. Aujourd'hui, je me rends compte du chemin que j'avais à parcourir…

— Tu m'as impressionnée, tout à l'heure. Tu n'as pas eu peur ? me demanda Sylvia en reposant sa main manucurée sur le volant.

Pas une seule seconde…

— Oh que si ! Mais je ne voulais pas risquer que ça dégénère. En les observant, j'ai su que j'arriverais à les désarmer sans faire de victime.

— Il fallait les avoir bien accrochées pour les attaquer

comme tu l'as fait ! Moi, je n'aurais jamais osé. Où as-tu appris à te battre comme ça ?

J'étais partie pour révéler mon lourd secret, le mensonge au top du classement, tous genres confondus. J'enfilai mon masque de victime encore sous le choc, et j'attaquai ma ritournelle.

— J'ai subi une violente agression où on m'a laissée pour morte, en pleine rue, gisant dans mon sang. Quand j'ai repris connaissance à l'hôpital, je me suis promis de faire ce qu'il faudrait pour que ça ne se reproduise plus jamais. À la fin de ma convalescence, j'ai cherché des techniques d'autodéfense, et j'ai suivi des cours de *krav maga*.

— Je ne connais pas, me coupa Sylvia, ses épaules se haussant.

— C'est une discipline tchèque qui mêle la boxe, le *jiu-jitsu* et le *muay-thaï*. C'est l'art martial idéal pour les situations d'urgence. Sa pluridisciplinarité nous permet de nous adapter quels que soient l'attaque et l'agresseur.

— Tu as dû la pratiquer durant des années pour acquérir de tels réflexes.

— Non. Tu n'as pas besoin d'être Rambo. L'apprentissage est surtout basé sur la rapidité d'exécution. Au bout d'un moment, ça devient naturel. Les gestes théâtraux sont inutiles. Tu vas à l'essentiel : analyser, désarmer et immobiliser.

— Je veux bien te croire, mais pour le premier, tu as utilisé autre chose. Il dormait encore quand les flics sont arrivés ! ricana-t-elle en passant une mèche rebelle derrière son oreille ornée d'une boucle en diamant.

— J'ai appuyé sur des points d'acupuncture afin de le plonger dans un état comateux. Il se réveillera de lui-même, d'ici deux ou trois heures.

— Trop génial ! (Ses yeux s'écarquillèrent comme ceux d'une gamine le matin de Noël.) Pourras-tu m'apprendre ?

Son enthousiasme densifia son *aura,* qui frictionna la mienne. Je soupirai et me répétai en boucle : « Tu dois paraître la plus banale possible, et être sympa ! Fais un effort, c'est pour la bonne cause. »

— Tu envisages d'endormir les clients trop chiants ? plaisantai-je.

— On ne sait jamais, si je me fais attaquer par un vam…

Elle se raidit et ses mots s'arrêtèrent. Le véhicule réalisa une embardée sur le bord du terre-plein, son inquiétude marquant son visage.

— Un souci ?

— Une mauvaise prise au vent. J'ai oublié ce que je disais. (Elle se racla la gorge.) Ah oui ! Je finis souvent tard, le soir. En rentrant chez moi, je croise des types louches. Ça me serait utile, surtout que tu les as immobilisés si vite ! insista-t-elle.

— Je t'apprendrai deux ou trois prises rapides et efficaces quelle que soit la nature de ton assaillant.

— La nature…

Un de ses sourcils s'arqua et ses mains comprimèrent le volant.

— Ce n'est pas pareil si c'est un drogué, un type éméché, un baraqué de deux mètres ou un nabot rigolo, ajoutai-je.

Elle s'esclaffa. J'avais réussi à faire preuve d'humour… bien qu'une amélioration s'avérât indispensable. Chacun ses talents ! Je n'avais jamais eu besoin de faire rire les gens pour les abattre.

— Nous sommes arrivées, me coupa-t-elle en me montrant un grand édifice en pierre blanche.

Nous nous dirigeâmes vers les urgences, sur l'aile droite

de l'hôpital de Rodez. Après avoir rempli un formulaire à l'accueil, nous rejoignîmes les patients, trop nombreux à mon goût, dans une salle d'attente exiguë. Les services hospitaliers français n'étaient pas connus pour leur rapidité de traitement, et je n'avais qu'une broutille comparée à d'autres. Je pestais de devoir attendre durant des heures, notamment si Sylvia poussait le savoir-vivre jusqu'à patienter avec moi. Je m'étonnais de percevoir l'empreinte énergétique d'un macchabée avec persistance. Peut-être qu'un nouveau blessé venait d'être attaqué, mais c'était étrange. Un médecin d'une trentaine d'années s'approcha et me prit rapidement en charge en étudiant mon dossier. Son regard bleu était anormalement glacé, autant que son cœur. Tiens, tiens… même à l'hôpital. Il devait bosser depuis un moment au vu de l'heure qu'il était. Je n'avais jamais rencontré de vampires diurnes. Normalement, la journée, ils restaient sagement dans leur repère. Cette bourgade me réservait de nombreuses surprises : un membre de la CAM chez les flics, un macchabée urgentiste. Quoi d'autre ? Un troll instituteur…

— Salut, Sylvia. Mademoiselle Robinsun, est-ce bien ça ? me demanda le docteur Scully, d'après le badge épinglé sur la poche de sa blouse blanche.

Sylvia côtoyait les grands méchants loups que je cherchais. De mieux en mieux, je jubilai intérieurement. Aurais-je de la chance, pour une fois ? La serveuse lui rendit un sourire crispé et demeura à ma gauche, les bras serrés sur son ventre.

— Marion Robinsun. Docteur Scully… vous vous camouflez bien, ironisai-je avec malice.

La tension devint palpable. Il dévisagea Sylvia, prise de panique. Sa peur picota ma peau.

— Je vous demande pardon ? répliqua-t-il en me fixant droit dans les yeux.

— Vous êtes un agent du gouvernement sous couverture… *X-Files*, la série ?

En une seconde, ils se déridèrent. Je ris toute seule. La tête qu'ils faisaient ! D'un autre côté, il existait des pseudonymes plus passe-partout.

— C'est Scully, de la famille du physicien, mais je vous pardonne. Je rencontre plus souvent des *fans* de la série que des férus de sciences physiques. Marlan suffira, ça évitera toute comparaison, bien que Scully ait beaucoup de charme ! poursuivit-il avec un sourire franc et un clin d'œil. Votre dossier mentionne que vous avez été blessée lors de l'attaque d'une banque en tentant de désarmer les braqueurs ? s'étonna-t-il.

Sylvia paraissait apeurée, ce qui s'avérait une bonne chose. Elle avait conscience de la dangerosité des monstres qu'elle fréquentait. Marlan possédait une certaine influence dans la hiérarchie pour l'effrayer à ce point ou bien était un sadique, comme beaucoup d'entre eux. Il m'invita à m'allonger sur une table recouverte d'un drap en papier.

— Appelez-moi Marion. Nous faisions partie des clients de la banque, et Sylvia m'a gentiment proposé de me conduire jusqu'à vous. Pardon, jusqu'aux urgences, minaudai-je.

Mes yeux bleus dans les siens, un sourire enjôleur illumina son visage. J'arriverais peut-être à entrer chez eux plus vite que prévu, finalement. Marlan attrapa une paire de ciseaux et découpa avec précaution mon *jean*, de la cheville jusqu'à mi-cuisse, pile sous la naissance de ma cicatrice. Son regard interrogatif alterna de la blessure à ma tête. Le froncement de ses sourcils dévoila une partie de sa conversation

interne. Pour un monstre, ses expressions illustraient un tas d'émotions contradictoires. Deux possibilités : soit il avait peaufiné son personnage jusqu'à mimer les tics de faciès humains, soit il était jeune et avait encore gardé ses propres expressions. Les macchabées m'avaient davantage habituée à arborer un masque de prédateur ou inexpressif. J'optais pour l'expérience et le contrôle de soi. Ce cher docteur maîtrisait parfaitement les appels du sang, sans quoi il se serait jeté sur moi au vu de la quantité d'hémoglobine qui maculait ma jambe. L'état de mon tibia ensanglanté souleva des questions.

— Vous avez une belle entaille ! Vous aurez besoin d'une dizaine de points de suture, articula-t-il, sa main enserrant ma cheville.

— Il me tarde de rentrer chez moi. Ça prendra longtemps ? demandai-je.

— J'attrape de quoi nettoyer et suturer la plaie. Je vais faire au mieux.

Sylvia restait mutique et nous observait. Scully inclina son visage pour noyer son regard dans le mien afin de sonder mes profondeurs. Il pouvait essayer de déchiffrer mes pensées afin de les manipuler. Avant lui, bien d'autres s'y étaient attelés et y avaient perdu leur éternité. Après quelques fractions de seconde, il nous quitta en fermant le rideau de séparation entre les *box*. La serveuse se rapprocha de mon tibia, comme de nouveau vivante, capable d'articuler un mot.

— Tu as une sacrée entaille ! Tu ne souffres pas trop ? s'enquit-elle.

— Si, mais les hôpitaux me foutent la trouille ! Mon *stress* doit prendre le dessus, ricanai-je.

— On a bien fait de venir, il fallait la recoudre, de toute manière.

— Scully est plutôt charmant. Qu'en penses-tu ? attaquai-je en lui faisant un clin d'œil.

— Marlan est plus agréable que le *hold-up*, c'est vrai, articula-t-elle avec difficulté.

Son corps demeurait toujours tendu. L'*aura* de Marlan se répandit de l'autre côté du rideau, d'où il nous espionnait.

— Tu le connais d'où ?

— C'est une relation de mon ami, chuchota-t-elle en fixant le bout de tissu et en s'abaissant près de mon oreille.

— Si ton ami est aussi beau que lui, je comprends pourquoi tu ne veux pas voir du pays ! proclamai-je.

Ma phrase eut le mérite de la détendre, avant que ce bon docteur réapparaisse avec une attitude encore plus charmeuse.

— Attends dans le couloir et appelle Arthur pour le rassurer. Raconte-lui en détail ce qui vous est arrivé ! ordonna-t-il à Sylvia.

Quel manque d'intelligence, il la jouait direct. Ils étaient tous les mêmes, trop sûrs de leur supériorité, des clones avec un costume différent !

— Bien sûr, Marlan, acquiesça la serveuse.

La tête baissée en signe de soumission, elle s'éloigna de nous, visiblement inquiète de m'abandonner.

— Son Arthur n'a pas l'air sympa pour qu'elle ait peur de l'avertir qu'elle va bien. D'après ce que j'ai compris, c'est un de vos amis ?

— Nous fréquentons les mêmes cercles. Mais revenons à des choses plus intéressantes. (Il s'avança vers moi.) Je ne vous ai jamais vue auparavant et je n'oublie jamais un visage.

Je me contentai de sourire en regardant ma jambe. Il approcha une desserte qui contenait le nécessaire de soin. Une énième gaze imbibée de sang finit dans la cuvette en métal avant qu'il pulvérise plusieurs giclées d'anesthésiant sur ma plaie. Il ouvrit une poche pour sortir le fil et l'aiguille à usage unique et commença sa suture.

— Je viens d'emménager, répondis-je.

Un bon point pour lui, il maîtrisait à la perfection le geste.

— Envisagez-vous de rester parmi nous ?

— Cela ne m'a pas fait changer d'avis quant à mon installation. (Un *rictus* s'installa sur mon visage. J'étais censée souffrir un peu.) J'ouvre une boutique juste à côté du restaurant où travaille Sylvia, apparemment, ajoutai-je.

— Désolé. L'anesthésiant a besoin de quelques minutes pour agir avec efficacité. Qu'y vendrez-vous ?

— Des tisanes et des gemmes.

— Des « j'aime » ?

Il s'immobilisa, l'aiguille en l'air.

— Je suis herboriste et lithothérapeute.

— Des gemmes… des cristaux.

— Exactement.

Il rigola et reprit son travail.

— La douleur reste supportable ? s'enquit-il.

— Vous êtes délicat, ça pourrait être pire. Quand pourrai-je rentrer chez moi ?

— Vous n'êtes pas douillette, alors je vais faire vite, mais vous devrez attendre l'autorisation de sortie. Quelqu'un vous reconduira à votre domicile, je suppose ?

— J'envisageais de demander à Sylvia, lançai-je.

— Justement, la voilà !

Quand il conclut sa phrase, Sylvia n'avait pas encore

ouvert le rideau, et il s'aperçut de son erreur. Nos regards se croisèrent.

— Elle a une démarche particulière. À chaque fois qu'elle vient ici, je n'entends qu'elle ! s'empressa-t-il de poursuivre en pouffant.

Je ne relevai pas. Pauvre type…

— Entre, Sylvia. J'ai terminé, lui lança-t-il.

— La balafre ! s'exclama-t-elle sans réfléchir lorsqu'elle passa la tête entre les pans du voilage aux fleurs défraîchies.

— Raccompagne Marion chez elle.

Ces monstres se croient vraiment tout permis. Je soupirai et me retins de lui envoyer une droite pour lui faire ravaler ses crocs et son air racoleur.

— Si tu as autre chose de prévu, j'appellerai un taxi. C'est déjà gentil à toi de m'avoir conduite jusqu'ici, le coupai-je en me dressant sur mes poings.

— Je te ramènerai. Arthur est soulagé d'avoir eu de mes nouvelles, et il te remercie de m'y avoir fait penser, bredouilla-t-elle à l'attention du vampire.

— Parfait. Je prépare les papiers, Marion. J'espère vous revoir dans de meilleures circonstances, conclut-il.

— Certainement, dis-je avec mon plus grand sourire.

Sylvia s'était éteinte depuis son retour, et son *aura* semblait se recroqueviller sur elle-même. Sa conversation avec Arthur semblait l'avoir assombrie avec de nouvelles inquiétudes. Comment les vampires arrivaient-ils à embrigader les donneurs et à les rendre si soumis ? Leur attrait échappait à mon entendement. Pour Sylvia, je ne croyais pas qu'il

s'agisse d'argent ou d'un goût pour le danger. J'ignorais tant de choses sur leur monde…

— Un souci ? l'interrogeai-je, une fois l'empreinte énergétique de Scully à bonne distance.

— Non, non. Tu as de la famille dans le coin ?

— Je n'en ai plus depuis longtemps. Pourquoi cette question ?

Sylvia lissa ses cheveux. Elle les avait prévenus, alors où était le problème ? En le formulant mentalement, j'eus une illumination. Elle me croyait en danger et tentait de me protéger. Finalement, elle était intéressante. Je trouvais dommage qu'elle soit à jamais perdue. Je me surpris à cette pensée, car, au fond, je m'en moquais.

— J'imagine qu'avec ce que nous avons vécu, tu préférerais te reposer auprès des tiens plutôt que rester dans une ville où tu ne connais personne, tenta-t-elle gauchement.

— À présent, je te connais !

Ma paume se posa sur son bras et absorba un peu de sa terreur. Je ne me souvenais plus de la dernière fois où j'avais accompli ce geste. À défaut de la sauver, je la délestais. Je n'avais pas l'âme d'une protectrice et encore moins dans le cas d'humains en proie aux vampires. Une fois entrés dans leur antre, ils étaient aussi morts que leurs maîtres. Sylvia l'était tout autant pour moi. J'allais me servir d'elle pour les atteindre, et elle devrait se montrer forte pour tenir la distance. Mon élan était intéressé et non un signe d'altruisme ou d'une quelconque sympathie. Ma générosité se situait au même niveau que le rythme cardiaque de ces macchabées !

— Tu as raison, souffla-t-elle, avant de se détendre. Mais la région n'est pas aussi paisible qu'elle en a l'apparence. N'offre pas ta confiance à n'importe qui, insista-t-elle.

Elle sursauta lorsque Scully franchit le rideau et me tendit un dossier.

— Vous pouvez rentrer chez vous et vous reposer. Sylvia, tu sais ce que tu as à faire, on se voit bientôt, conclut-il en lui serrant la main.

Je sentis dans ma chair le frisson qui courut le long de la colonne vertébrale de la serveuse. J'espérais que sa mission ne consistait pas à m'éliminer, car la tuer aujourd'hui ne m'aurait rien rapporté. J'avais été confrontée à des affaires où les vampires s'étaient servis de leurs donneurs afin d'exécuter leurs basses besognes. Ils y voyaient deux avantages : les humains étaient interchangeables, et ils n'avaient pas besoin de se salir les mains eux-mêmes. Avec Sylvia, je serais vite fixée. Durant l'absence du docteur et sans qu'elle s'en aperçoive, j'avais attrapé un des instruments sur le plateau et l'avais camouflé entre ma hanche gauche et mon *jean*, enfoncé dans le tissu. Mon couteau logeait toujours le long de ma colonne, mais un scalpel se manipulait avec davantage d'aisance dans un habitacle de voiture. Marlan me tendit son avant-bras et m'aida à descendre de la table d'auscultation. Je le saisis et le remerciai pour son attention. Puis nous regagnâmes la voiture de la serveuse. Quand elle la contourna pour se rendre à la place du chauffeur, je glissai la lame à l'intérieur de ma manche droite. Une fois installée, je lui indiquai mon adresse, et un silence pesant nous accompagna sur le chemin. Elle s'arrêta devant mon immeuble, mutique.

— Merci. C'était gentil de ta part, commençai-je.

— J'embauche bientôt. Fais attention à toi ! lança-t-elle avant que je sois entièrement sortie du véhicule.

— J'ouvre le magasin dans moins d'une semaine, et j'y

suis chaque jour pour surveiller l'avancement des travaux. Tu sais où me trouver, si tu as besoin.

— Je suis ravie de t'avoir rencontrée, soupira-t-elle.

— Également. Toi aussi, fais attention à toi ! appuyai-je.

Sylvia me sourit, et une étincelle s'éveilla dans ses pupilles à cette dernière phrase. Je lui tendis la main pour qu'elle comprenne que j'étais au courant. Si elle n'était pas stupide, elle viendrait me voir. Elle me salua et disparut dans le virage à l'opposé du parking de la brasserie. La machine était lancée. À présent, je surveillerais davantage mes arrières. Ces monstres connaissaient mon existence, m'avaient rencontrée, détenaient mes adresses personnelle et professionnelle. Je leur avais sacrément mâché le travail. Leur corbeau n'aurait aucune difficulté pour me localiser. Mais serait-il assez curieux pour que ça ne traîne pas ?

CHAPITRE 3

Extrait du journal de Joshua

Je croyais que le temps panserait mes blessures. J'ai eu tort. Je maudis ma condition. Bénéficier de l'éternité pour subir la douleur de mes plaies béantes m'horrifie. Je tente de faire bonne figure et de garder la face. Je vous le dois, à toi et à mon fils. S'il n'était pas là, j'aurais demandé à Joseph d'abréger cette souffrance !

J'ai toujours admiré ta sagesse. Tu avais présagé l'importance pour moi d'avoir un compagnon de voyage. Une fois encore, tu avais raison, mon ami.

Lors de ma dernière rencontre avec Joseph, nous avons parlé de ce trou noir qui m'envahit chaque jour davantage. Il a un sens de l'humour… il croit que je manque de vie autour de moi.

Nous sommes morts ! Aucun vivant ne changera quoi que ce soit à ça. Il n'y avait que toi, Père, qui parvenais à maintenir mon goût pour la vie.

Aujourd'hui, je suis entouré de toutes ces bêtes sauvages qui ne pensent qu'à s'entre-tuer, à copuler ou à se faire vénérer par ces piètres humains.

À d'anecdotiques instants, j'ai de la pitié pour eux, pour ce que cette espèce est devenue, au fil des siècles. Quand je me souviens des luttes que nous avons menées afin de garantir notre indépendance, notre liberté… Eux n'ambitionnent que d'être idolâtrés dans des magazines ou d'appartenir à un vampire et de lui servir de garde-manger…

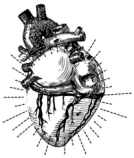
Tout est misérable !

Les mortels, nous, la société moderne et le temps qui s'égrène si lentement.

J'en ai assez...

Je me sens trop las, et plus aucun espoir ne m'habite depuis ton départ. Le moment d'avoir une discussion avec Alex est arrivé. Il aura du mal à comprendre et surtout à accepter ma décision. Il est si généreux et brave ! Il est le seul à me maintenir éveillé et à avoir un intérêt à mes yeux. Il est mon unique réussite dans cette existence. Je me rends compte que je l'aime plus que ma vie.

CHAPITRE 4



Sylvia m'avait déposée au pied de mon immeuble. J'avais déambulé dans mon appartement en écoutant quelques morceaux de *jazz*. Une bonne nuit de sommeil plus tard, je me préparai pour rejoindre Bumpkin à la gendarmerie, comme nous en avions convenu la veille. Mon choix de tenue fut aussi anticipé qu'à l'accoutumée. Je m'emparai du premier *tee-shirt* et du *jean* qui se trouvaient dans mon placard et gagnai la cuisine. Durant mon repos, j'avais oublié ma blessure, et elle se rappela à mon bon souvenir lorsque mon pantalon entoura mon tibia.

— Fais chier !

Mon poing se crispa et tapa le dessus du plan de travail. Les blessures à l'arme blanche étaient les pires. Sur le coup, elles se géraient mieux qu'une balle, mais quelques heures après, le moindre effleurement était une torture. Celle-là ne dérogeait pas à la règle. Je soulevai le bord du sparadrap, puis l'arrachai d'un coup sec afin de constater l'étendue des dégâts. Scully avait fait un excellent boulot. La suture était impeccable. Ma jambe délivrée de l'étoffe, je me retournai et

fouillai mes pots de cuisine. J'attrapai un macérât de racines d'halus récupérées lors d'un de mes rares passages à Derweid et le pot de feuilles d'orpin pour activer la cicatrisation. Je les broyai dans mon mortier et les mélangeai avec un filet d'eau. La plaie enduite d'halus, je formai un cataplasme avec l'orpin déchiqueté. Je n'aurais plus rien, à part une énième cicatrice et une légère sensibilité au toucher. Ce soin m'obligeait à rester chez moi jusqu'à ce qu'il craquelle et que je puisse retirer les morceaux.

Une tasse fumante à la main, j'écartai mes vêtements dans la penderie de la chambre. À l'aide de coups sur le fond, le placoplatre se décala, et j'empoignai mon tableau en liège. Je compilai dessus les détails sur l'organisation vampirique locale. Ma gorge réchauffée par ma tisane reminéralisante, je rajoutai la présence de Marlan Scully à l'hôpital. Il eut droit au papier rouge : se méfier. Sur deux autres post-its, j'inscrivis le prénom de Sylvia et de son ami Arthur. J'ignorais encore à quel niveau il intervenait, mais je l'apprendrais tôt ou tard. Les informations que j'avais accumulées étaient trop minces pour tenter une attaque à l'aveugle. Les identifications du gouverneur et du corbeau locaux s'avéraient cruciales. Ces derniers servaient de second et de garde du corps à un gouverneur. Ils avaient la responsabilité d'effectuer les contrôles d'identité des arrivants. Ils s'assuraient également du respect des lois instaurées par le gouverneur avec l'aide de leur équipe de gardiens. Les corbeaux détenaient les pleins pouvoirs afin d'exécuter tous les récalcitrants ou les opposants au système. Personne n'exigeait aucune justification, et j'avais constaté qu'ils se croyaient tout permis. Je les haïssais, car ils étaient souvent les pires d'entre eux. Avec un profond plaisir, j'avais offert leur dernière mort à une bonne dizaine d'entre eux. Je les repé-

rais vite. Pour être honnête, je percevais surtout leur énergie, plus sombre et sauvage qu'un macchabée *lambda*. Conduire un être à sa dernière demeure laisse une empreinte colorée indélébile, et, avec le nombre de cadavres qu'ils avaient à leur actif, pour moi, ils ressemblaient à des sapins de Noël.

Je bus une gorgée de mon thé et détaillai les bouts de papier griffonnés. J'avais hâte de savoir depuis quand le gouverneur local était en place. Un vieux vampire avait trépassé lors du meurtre de ma mère, et jamais un chef de clan n'aurait toléré l'assassinat d'un membre de son âge sans réplique, à moins qu'il en soit le commanditaire. Mon plan était simple : les infiltrer en prenant soin de ne pas éveiller les soupçons ni sur mes intentions ni sur mes talents. J'avais identifié des endroits que je prévoyais de visiter afin de localiser leurs repères. De chaque espèce émane un champ vibratoire unique, et quelques bâtisses excentrées dégageaient une source non humaine, sauf qu'il s'agissait d'un clan de métamorphes. J'ignorais encore les habitudes et les mœurs de ce district, alors, même si ma toile se tissait, la patience restait de rigueur.

J'étirai mes bras vers le plafond et tendis mes jambes. Le tableau finit au fond du placard, à l'abri d'éventuels regards indiscrets. Le cataplasme se fendit lorsque je me redressai, et une légère douleur irradia le long de mon tibia. J'ôtai avec délicatesse les derniers résidus retenus sur les points et les jetai dans la poubelle à côté d'une console. Je saisis mon pantalon resté dans la cuisine et l'enfilai. Mon blouson en cuir sur le dos et mon sac en bandoulière, j'entourai un foulard autour de mon cou. Une fois sur le trottoir, j'enjambai une Honda CBF 1000 F et la caressai tel un pur-sang. Elle m'accompagnait aussi souvent que mon travail me le permettait. Je m'étais vite rendu compte qu'en cas de

courses-poursuites, la carrosserie des voitures m'empêchait d'utiliser correctement mes pouvoirs. Tant qu'à ne pas avoir de toit, autant opter pour la mobilité d'un deux-roues. Je démarrai et roulai en direction de la gendarmerie.

Un quart d'heure plus tard, je garai ma moto devant un immeuble dont le ravalement datait du siècle dernier. J'enlevai mon casque sous la curiosité d'un groupe de flics qui fumaient leur cigarette à l'entrée de la gendarmerie. Je les dépassai en ignorant leurs remarques misogynes. Je devais faire bonne figure, me montrer normale. Mettre une correction à des membres des forces de l'ordre devant leurs locaux ne m'aiderait pas question discrétion. Je soupirai et poursuivis mon chemin.

— Bonjour, madame. Le brigadier-chef Bumpkin m'attend pour une déposition, annonçai-je à l'accueil.

Une quinquagénaire aux cheveux grisonnants repoussa ses lunettes le long de son arête nasale et scruta son écran. Elle souffla, grogna, puis pesta.

— Il n'est pas fichu de mettre à jour son agenda ! Votre nom, demoiselle ?

— Je m'appelle Marion Robinsun. J'étais présente lors de la prise d'otages dans la banque.

— Oh… cela a dû être éprouvant, dit-elle en redescendant sa large monture sur le bout de ses narines.

— Merci. Pensez-vous que je puisse le voir, malgré cet oubli ?

— Je vais vous l'amener, ma jolie, quitte à aller le chercher moi-même !

Elle me fit un clin d'œil complice en attrapant le combiné gris d'un téléphone. Elle appuya sur une touche translucide.

— Bumpkin, ramène tes fesses ! Marion Robinsun est là pour sa déposition. Comme d'habitude, ton agenda ne mentionne rien. Alors, grouille-toi ! aboya-t-elle.

Ce petit bout de femme menait à la baguette cet arrogant Bumpkin. L'idée me plut.

— Asseyez-vous. Il arrive.

D'un signe de la main, elle me désigna des sièges en tissu troués. Ils étaient assortis avec le reste de la décoration d'un style trop vieux pour être considéré comme *vintage*. Un panneau en liège ornait le mur et rassemblait les affiches des personnes disparues. Le déséquilibre m'étonna. *A priori*, être une femme dans cette région accroissait le risque de volatilisation mystérieuse. Je méditai quelques secondes sur ce constat, puis sur l'insalubrité de la gendarmerie. Soudain, Bumpkin franchit des portes battantes, rouge de colère, et Carter me foudroya du regard avant qu'elles ne rompent notre contact visuel.

— Violette ! Va falloir qu'on parle ! hurla-t-il en direction de l'accueil.

Elle l'ignora et continua à traiter la paperasse. Sa désinvolture aggrava l'état de Bumpkin, qui me déversa sa contrariété dessus.

— Robinsun, suivez-moi !

Je le fixai droit dans les yeux, mon sac sur l'épaule et les bras croisés. Pour qui se prenait ce bouseux ? Il se dirigea en s'époumonant vers la jonction entre l'entrée et les bureaux des agents. Il devait avoir l'habitude que son comportement soit toléré ou que les habitants soient impressionnés et obéissent. J'avais des limites, et en agissant ainsi, il n'obtien-

drait rien de moi. Une fois de l'autre côté du battant, il s'aperçut que je ne le suivais pas.

— Robinsun, qu'est-ce que vous foutez ? Je n'ai pas toute la journée !

— Je repasserai quand vous serez disponible. Je ne suis pas votre paillasson ! Bonne journée, articulai-je.

Je me dirigeai vers la sortie, sous les chuchotements des témoins.

— Mais elle se casse ! vociféra-t-il dans mon dos.

Sa rage caressa ma peau, et je souris.

— Rattrape-la et excuse-toi ! lança Violette, derrière son comptoir.

— Parle-moi meilleur…

— T'es un lourdaud, Bumpkin. Quand tu seras capable d'entendre ce qu'on te dit, je mettrai les formes, mais en attendant, je te parle de la seule manière que tu comprennes !

— Notre passé ne te permet pas tout ! Ferme-la ou j'exige ta mutation !

— Comme si tu en avais les moyens… pouffa Violette.

La conclusion de cet échange cordial ne me parvint pas. Au moment où je redressais ma moto, le rondelet Bumpkin courut dans ma direction. Écarlate, dégoulinant de sueur et haletant, il pointa son doigt potelé dans ma direction. Il s'apprêtait à beugler quelque chose, mais il se ravisa lorsqu'il aperçut un homme en complet anthracite.

— Brigadier-chef Bumpkin, que vous arrive-t-il, grand Dieu ? l'interpella-t-il.

— Monsieur Tabasco. Rien, rien. Ne vous inquiétez pas, une broutille.

— Qui peut bien vous mettre dans cet état ?

Orné d'une calvitie hippocratique, Tabasco me tendit une main manucurée.

— Pierre Tabasco, je suis le maire de Montbazin. Et vous êtes ?

— Marion Robinsun. Je viens d'emménager. La ville est charmante et les forces de l'ordre…

— Un peu bourrues, parfois. Veuillez les pardonner !

Bumpkin s'étrangla en déglutissant.

— Ils veulent bien faire et ne pensent pas à mal, ajoutai-je.

Le maire sembla apprécier ma volonté d'apaisement. Quant à Bumpkin, les yeux exorbités, il essuyait son front du revers de sa manche.

— Pourriez-vous m'expliquer quel est le souci ? s'exclama-t-il, les poings sur les hanches.

— Mademoiselle Robinsun est la femme qui est intervenue lors du *hold-up*.

— Vous avez réussi à immobiliser les malfrats ? s'étonna Tabasco, avec un *rictus*, en me dévisageant.

— Enfin, c'est nous qui les avons arrêtés, monsieur le maire ! protesta Bumpkin.

— Oui, oui, brigadier, je sais. (Il soupira, et son attention se reporta sur moi.) Comment avez-vous réussi ce prodige ? Quand on vous voit, on ne s'attend pas à faire face à *GI Jane*.

— Je n'ai rien d'un soldat en jupette, je vous assure. J'ai simplement constaté une brèche et leur inexpérience. Je pouvais les stopper sans mettre en danger quiconque. J'ai saisi cette opportunité, et il s'est avéré que j'avais raison.

— Heureusement, car la situation aurait pu se terminer dans un bain de sang ! m'interrompit Bumpkin, les bras noués.

— Où avez-vous appris à vous défendre ? m'interrogea Tabasco en ignorant l'intervention de Bumpkin.

— Si je comprends bien, mon entretien avorté se mue en interrogatoire, ironisai-je en souriant au maire.

— Puis-je y assister ?

— Bien entendu, monsieur le maire ! s'empressa de répliquer Bumpkin.

— Bumpkin, ce n'est pas à vous que je m'adressais, mais à mademoiselle Robinsun.

— Ça ne me pose aucun problème, monsieur Tabasco. Mais je m'apprêtais à partir, car nous avions un désaccord avec l'agent Bumpkin.

— De quel ordre ?

— Rien de grave… n'est-ce pas, brigadier-chef ? lançai-je, avec condescendance.

— Non. Nous serions ravis que vous reveniez dans les locaux pour que j'enregistre votre témoignage.

Sa politesse lui coûta, mais son besoin de reconnaissance prit le dessus sur son amour propre. Finalement, il était plus à plaindre qu'à blâmer.

— Accordez-moi quelques instants afin que je me charge de ma moto, et je vous rejoins, conclus-je.

À la suite de Bumpkin, nous gravîmes un escalier au linoléum bleu élimé jusqu'à un des bureaux. Sa vétusté semblait similaire au reste de la gendarmerie. Le maire et le brigadier s'installèrent face à moi.

— Commençons par le début, attaqua-t-il en ouvrant son ordinateur portable.

Je détaillai le déroulement des évènements jusqu'à leur

arrivée. Mes réponses eurent l'air de le satisfaire. Elles corroboraient celles des autres victimes de la prise d'otages. Tabasco se contenta de m'observer, un sourire en coin et les avant-bras sur la table rectangulaire. Je l'intriguais et, à l'instant où je me levais, il se décida enfin à s'exprimer.

— Avant que vous ne partiez, j'aimerais savoir où vous avez appris à vous battre.

Mon masque de chien battu en place, j'énonçai le mensonge que j'utilisais à chaque fois, en modifiant la ville en fonction de la localité où je me trouvais. Ça faisait moins de paperasse à trafiquer à Eddy, mon pilier. J'inspirai avec exagération.

— Je rentrais du travail quand trois types m'ont agressée. Ils m'ont frappée et laissée pour morte dans une ruelle. J'ai eu la chance que des passants m'entendent et préviennent les secours. Durant ma convalescence, je me suis promis que jamais plus ça ne se reproduirait sans que je puisse me défendre. J'ai cherché une pratique efficace.

— Vous êtes formée en quoi ? Boxe thaï ? renchérit le maire.

— *Krav maga,* plus complet.

— Ça explique la technique, mais vous avez eu un sacré sang-froid ! insista-t-il.

— J'ai eu de bons instructeurs, et j'ai toujours su garder la tête froide, appuyai-je d'un clin d'œil. Brigadier Bumpkin, vous faut-il autre chose ?

— Pour l'instant, c'est bon, vous pouvez y aller.

Je les quittai sur le palier de l'escalier. Bumpkin avait l'air d'avoir encore plein de choses à dire à monsieur le maire…

Une fois à l'extérieur, je perçus l'empreinte énergétique de Carter, qui m'agrippa le bras et me tira vers le côté de l'immeuble. Il me plaqua contre un mur, une main autour de mon cou.

— Qui es-tu ? pesta-t-il, à quelques centimètres de mon visage.

— Lâchez-moi avant que la situation ne dégénère et que vous regrettiez votre geste, articulai-je distinctement en le défiant.

— Tu n'es pas une vampire, sans quoi tu ne sortirais pas la journée. Tu es une méta ?

J'éclatai de rire. C'était bien la première fois que l'on me confondait avec une métamorphe ! Il accentua son emprise. S'il persistait à se prendre pour l'inspecteur Harry, ça risquait de mal finir, surtout pour lui. Encore un pauvre type… décidément, cette ville les concentrait !

— Ne me prends pas pour un con ! Je perçois les énergies, et la tienne est étrange. Qu'es-tu ?

— Tu t'y prends comme un pied. Je ne parle que lorsque j'en ai envie, et la contrainte a la fâcheuse tendance de me rendre mutique.

Il se recula, sortit son arme et me la pointa sur la poitrine.

— Je t'écoute, proclama-t-il avec assurance.

— Pour un type des forces de l'ordre, tu manques de *self-control*. As-tu l'impression que j'ai nui à qui que ce soit ? J'ai protégé la population, alors ne te trompe pas de camp ! Je fais partie des gentils, soupirai-je.

— Quel camp ?

— À présent, c'est toi qui me prends pour une conne, ironisai-je en repoussant le canon du bout du doigt.

— Qui te dit que je suis avec les bons ?

Je découvris son poignet, et son tatouage de la Confrérie AntiMonstres apparut.

— Comment le savais-tu ? s'étonna-t-il en rengainant son pistolet.

— Notre rencontre à la banque.

— Pourquoi ne t'es-tu pas identifiée ? Montre-moi le tien, s'empressa-t-il.

— Je n'en ai pas. Je suis une *free-lance,* en mission spéciale. Vos dirigeants n'apprécieraient pas avec l'avance qu'ils ont faite de mes honoraires indécents que tu grilles ma couverture bêtement !

Il fit un pas vers l'arrière, la tête inclinée, et me dévisagea.

— Comment être sûr ?

— Atlanta, c'est moi. Je suppose que tu as dû en entendre parler.

J'avais rasé l'intégralité d'un repère pour la CAM. Une rencontre secrète entre plusieurs gouverneurs s'était tenue dans un bâtiment isolé. Je n'avais pas pris de gants et avais tout incendié. J'abandonnais un os à ronger, le temps de réfléchir à son cas. Il était hors de question que je le laisse en vie, à présent qu'il pouvait m'identifier. La disparition d'un agent des forces de l'ordre dans une telle bourgade demandait un minimum d'organisation, mais il ne ferait pas long feu à Montbazin. J'avais peut-être trouvé un présent pour les macchabées, à condition de nettoyer sa mémoire avant. J'allais réfléchir à cette option plutôt que de l'éliminer tout simplement...

— Je vais me renseigner. Combien de temps resteras-tu ici ? Et qui est ton référent ?

Je me redressai et soupirai bruyamment.

— J'ai horreur de me répéter ! Je ne te donnerai aucune information supplémentaire. Cela ne te concerne pas…

— Tout ce qui se déroule dans ma ville me regarde, tu l'apprendras assez vite ! s'emporta-t-il en me toisant.

Je rompis l'espace qui nous séparait et lui murmurai à l'oreille :

— Je me suis montrée bien plus courtoise que d'habitude. Ne joue pas avec ma patience ou je te promets que tu le regretteras. Fie-toi à ton instinct, car je n'accorde jamais de seconde chance !

Ses muscles se bandèrent, et ses mâchoires se contractèrent. Le message était passé.

— Je…

Je repris ma place et déposai ma paume sur sa poitrine. Je l'aurais bien tué, mais j'avais d'autres préoccupations. Je refusais de m'embarrasser avec lui pour l'instant, mais je le garderais à l'œil avant de m'en occuper.

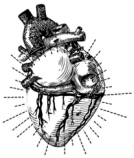
— Nous n'avons plus rien à nous dire, et à l'avenir, nous éviterons de nous croiser. Si j'ai besoin d'informations, je prendrai contact avec toi. Si tu parles de ma présence à quiconque, j'effacerai les vestiges de mes passages physique et psychique. Suis-je claire ?

— Tout à fait.

— Bien. Bonne fin de journée, ironisai-je.

Mon *aura* lui confirmait que je ne bluffais pas, même s'il ignorait ma nature exacte. Son corps se couvrit de chair de poule, et sa glotte oscilla. Il ne perdait rien pour attendre. Je pivotai et regagnai ma moto. Un de plus à ajouter à ma liste.

CHAPITRE 5



J'arrêtai ma Honda devant l'herboristerie, qui ouvrirait dans les jours à venir. J'avais déniché un ébéniste qui installait des bibliothèques. Je prévoyais d'y disposer des pots remplis d'herbes sèches et d'autres cristaux bruts. Je le saluai en posant mon casque dans la réserve du fond.

— Ça avance bien. Vos meubles sont superbes ! avouai-je, mes doigts courant sur le dessus d'une étagère lustrée.

— Merci. C'est une passion depuis qu'j'suis gosse. J'me voyais pas faire autre chose, répondit l'artisan, un tournevis à la main.

— On ne peut pas lutter contre sa vocation, proclamai-je, un sourire en coin. Avez-vous besoin de moi ?

— Pas pour l'instant. J'dois couvrir ce mur avec les meubles que j'ai apportés dans le camion d'hier, et il ne m'restera que les meubles bas que j'vous installerai d'main. À moins d'un contretemps, j'vous rends les clés d'main soir.

Il se frotta le front machinalement devant la somme de travail qui lui restait à effectuer. Son visage restait lumineux malgré les signes du temps. Sa bonhomie me l'avait fait

préférer à son concurrent. Déjà que j'avais des difficultés, si en plus je m'encombrais avec des personnes qui me donnaient envie d'abréger leur vie pour le bien collectif, je ne m'en serais pas sortie…

— Super. Je vais chercher un café, je vous en commande un ? lançai-je en mettant un billet dans la poche de mon *jean*.

— Avec du lait et deux sucres. Vous êtes gentille, ajouta-t-il avec un sourire.

« Je suis une femme adorable, à n'en pas douter… » ricanai-je pour moi-même.

Une fois sur le trottoir, j'appelai mon pilier, Eddy. Ses informations m'aiguilleraient sur la façon d'atteindre le clan des vampires sans faire trop de remous sur mon passage. Mon objectif n'était pas de me venger en signant mon œuvre, au contraire. J'aspirais à une retraite tranquille et non à une chasse à la femme par tous les vampires de la planète.

— Comment vas-tu, Fléau ?

— Salut. Je n'ai pas le temps, attaquai-je en scrutant les passants.

— Comme d'hab'. Comment puis-je illuminer ta journée ?

— Trouve-moi tout ce que tu peux sur trois personnes : Marlan Scully, médecin-urgentiste à l'hôpital de Rodez, un des leurs ; un agent de police et membre de la CAM, patronyme Carter ; et la dernière est une certaine Sylvia, serveuse dans un resto, Au bon plat, à Montbazin. Procédure habituelle, et j'en ai besoin…

— Pour avant-hier, je sais, me coupa-t-il. Au fait, tu as fait bon voyage ?

— Es-tu certain de vouloir vraiment entamer la conversation ?

— Allez, Fléau, un peu de contacts humains te feraient le plus grand bien.

— Ne t'inquiète pas pour moi, Bip Bip, et ne me titille pas, ces bouseux s'en chargent déjà ! répliquai-je avec condescendance.

— Personne ne te résiste, soupira-t-il en simulant un orgasme.

— T'es pas possible ! Fais ton boulot, c'est tout ce que je te demande, ordonnai-je d'un ton strict.

Je lui raccrochai au nez. Il avait l'habitude. À mon arrivée sur Terre, j'avais constitué un vivier de collaborateurs qui possédaient un talent exceptionnel, que je qualifiais de mes piliers. Ils ne se rencontraient jamais et n'avaient aucun lien direct en dehors d'Eddy. Je les avais recrutés *via* le *darknet* en prenant soin de brouiller toutes les pistes pour assurer mon anonymat tant physique que virtuel. Eddy avait fait ses preuves et demeurait le seul être humain à détenir des informations valables à mon encontre. Je n'aurais pas été prête à avouer que je lui accordais une confiance aveugle, mais suffisamment, pour m'en servir comme d'un bras droit fidèle et dévoué. J'avais mené une enquête minutieuse sur lui durant plusieurs semaines et je connaissais les moindres détails de sa vie et de ses habitudes. À mes yeux, Eddy était aussi transparent que l'air.

L'artisan avait pris de l'avance sur les travaux et à la nuit tombée, je fermai la boutique sur notre satisfaction mutuelle. Il s'éloignait dans sa fourgonnette bleue, tandis que je me

dirigeais vers la brasserie pour dîner. Qui sait ? Je rencontrerais peut-être des personnes intéressantes ?

Sylvia m'accueillit avec une accolade sur l'épaule. Je ne répliquai pas et lui rendis sa familiarité malgré une certaine surprise. Pauvre fille, vivre parmi les monstres et être si attentionnée. Dommage… surtout pour elle. Ses cheveux relevés formaient un chignon d'où quelques mèches s'échappaient. Sa tenue de service avantageait sa silhouette pulpeuse, notamment son chemisier blanc entrouvert sur son décolleté caramel.

— Cette table t'ira ? me demanda-t-elle.

— Je préférerais celle-ci. J'aime être dos au mur. Merci.

— Pas de problème. Installe-toi, je t'apporte la carte.

Elle rejoignit les cuisines et revint quelques instants plus tard avec trois assiettes sur l'avant-bras, qu'elle déposa avec une attention pour les clients. Au passage, elle saisit un livret en cuir sombre et me le présenta.

— À la carte, ce soir, il y a une fricassée de veau avec ses petits légumes confits à la *Cuvée Quintessence*.

Je dus avoir l'air d'une ignare, car elle ricana discrètement.

— C'est un mélange de vieux cognacs de Grande Champagne, le cru le plus prestigieux de l'AOC Cognac. C'est une boisson unique. Enfin, il paraît…

— Vous servez des plats assez exceptionnels, pour une brasserie de campagne, sans vouloir t'offenser, m'étonnai-je.

— Du beau monde mange ici régulièrement.

— Des célébrités locales ?

— Des notables de la région entretiennent de bonnes relations avec mon patron et lui font parvenir des matières premières de haute qualité à moindre coût. Rien d'illégal, ne t'en fais pas ! ajouta-t-elle. Seulement de fins gourmets qui

souhaitent déguster de bons plats sans avoir à se rendre dans de grands restaurants. Pour ça, ils ont rapatrié le chef et les ingrédients.

— Une façon habile de régler leur problème ! Remarque, s'ils en ont les moyens, pourquoi s'en priver ? Je te prendrai une assiette végétarienne, avec une tasse d'eau chaude et une rondelle de citron, s'il te plaît.

Je lui rendis la carte.

— Je t'apporte ça dès que c'est prêt. Je suis ravie de te revoir.

Je hochai la tête et attrapai mon journal dans le fond de mon sac. Eddy m'avait envoyé par courriel toutes les informations qu'il avait trouvées. Je griffonnai ce qui me semblait essentiel avant d'effacer le *mail*. Dans ce carnet, je répertoriais mes idées dans un langage secret que j'avais peaufiné au fil des années. Même si je l'égarais ou si on me le volait, personne ne parviendrait à en déchiffrer le contenu avant que je sois à bonne distance. Sylvia déposa une théière et une tasse en porcelaine sur la nappe à côté de mon verre. Elle eut l'élégance de ne pas m'interrompre dans ma prise de notes. J'y mentionnais mes interrogations sur les divers moyens de rencontrer mes cibles lorsque je perçus leurs *auras.* Un groupe de cinq macchabées et deux humaines s'installèrent au fond de la salle sans attendre d'être placés par un employé. Que venaient faire des vampires dans un restaurant ? L'établissement ne camouflait pas leur repère. Aucune énergie particulière ne s'en dégageait, j'en étais certaine. Durant leur repas, ils se montrèrent discrets, sans tapage. Leur attitude m'étonna, car j'étais habituée à des comportements plus volubiles et agressifs. Les surnaturels se considéraient souvent comme les maîtres des lieux et des gens. Une fois mon repas achevé, je croyais que Sylvia s'occuperait de

mon addition, mais elle avait disparu. Je regardai ma montre et constatai qu'il était presque vingt-trois heures. Elle devait avoir terminé son service. M'interroger à son sujet me surprit encore une fois. Je trouvais étrange d'éprouver une forme d'intérêt pour elle. La serveuse ne m'avait même pas saluée en partant, mais les humains sont irrationnels et lunatiques…

Je récupérai ma moto et démarrai pour regagner mon appartement quelques pâtés de maisons plus loin. Je longeai le côté de la brasserie, lorsque je détectai une vibration particulière. Elle picota mon épiderme telle une nuée de minuscules décharges électriques. Si j'en jugeais par l'unique rythme cardiaque affolé que je percevais, des vampires attaquaient un humain. Je n'aurais pas dû m'en mêler, mais c'était plus fort que moi. Je roulai jusqu'au lieu de l'agression et braquai la Honda.

— Pas croyable ! pestai-je.

En un quart de seconde, je me jetai sur les deux morts-vivants qui s'en prenaient à Sylvia. Les tuer aurait été trop imprudent, alors je leur soufflai une incantation de répulsion. Ils s'écartèrent de nous en feulant et nous abandonnèrent dans la ruelle isolée. Recroquevillée en chien de fusil, Sylvia sanglotait.

— Ça va aller ? chuchotai-je en la redressant avec douceur.

— Ils m'ont suivie quand je suis sortie prendre l'air et m'ont amenée ici. J'ai essayé de leur dire d'arrêter, mais ils refusaient d'entendre quoi que ce soit ! J'ai hurlé qu'ils auraient des problèmes avec Arthur ! Je lui appartiens ! (Ses yeux se remplirent de larmes qui s'écroulèrent massivement dans un battement de paupières.) Ils n'auraient jamais dû

s'en prendre à moi. Je ne comprends pas ! m'expliqua-t-elle entre deux spasmes.

Pour ma part, je comprenais très bien. Leur district contenait des renégats qui se moquaient de savoir si Sylvia était une donneuse attitrée ou non. L'odeur métallique s'insinua dans ma bouche : ces monstres l'avaient mordue à de multiples endroits.

— Où est ta voiture ?

— Sur le parking, articula-t-elle avec difficulté, au bord de l'évanouissement.

— Donne-moi tes clés. Je reviens.

Je la calai contre le mur en brique et partis à moto récupérer son véhicule. Je le localisai rapidement sur le parking. Je me garai et repartis aussitôt la chercher. Je l'installai sur la banquette arrière de l'Audi en l'auscultant rapidement du regard. Des morsures ornaient son abducteur d'où elle perdait beaucoup de sang. J'arrachai le bas de mon *tee-shirt* d'un coup sec pour lui faire un garrot au niveau de la cuisse.

— Arthur t'a-t-il fait boire de son sang ?

— Oui, pourquoi ?

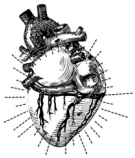
— Tu aurais dû cicatriser, non ? Reste allongée, je t'emmène voir Scully.

— Marion ? (Je la regardai à travers le rétroviseur.) Merci d'être intervenue.

— Je t'en prie.

Je fixai la route, consciente que je venais de commettre la première erreur de ma carrière ! Elle pleura en silence tout le trajet jusqu'aux urgences de Rodez. Pour ma part, je me torturais l'esprit pour imaginer une échappatoire, au cas où je serais tombée dans un piège orchestré par ces macchabées. J'avais besoin d'action, j'étais servie !

CHAPITRE 6



J'arrêtai l'Audi devant les portes des urgences et courus à l'intérieur.

— Le docteur Scully est-il de garde ? demandai-je à une secrétaire, qui sursauta.

— Oui, pourquoi ?

— Faites-le venir immédiatement ! lui ordonnai-je, les mains en appui sur le comptoir.

— Il est occupé. Installez-vous et patientez, comme les autres ! répliqua-t-elle sèchement, ses poings marquant sa taille à travers sa blouse bleue.

— Très bien, soupirai-je.

J'envoyai mes doigts dans sa direction et la propulsai sur sa chaise.

— Mais…

Je me hissai sur le meuble, attrapai le microphone et pressai le bouton orange.

— Le docteur Scully est attendu immédiatement à l'entrée des urgences pour deux perforations étranges au niveau du cou.

Je me doutais qu'avec une telle description, il ne tarderait pas à venir. La secrétaire me fixait, hébétée.

— Je vous avais demandé de le faire ! insistai-je.

Moins d'une minute après, Scully arriva d'une démarche aérienne. Son visage se figea lorsqu'il m'aperçut. Il me saisit le bras pour m'emmener à l'écart. Je le retirai avec colère.

— Sylvia s'est fait attaquer ! Elle est dans la voiture devant. Aide-la !

Il ne discuta pas et me suivit. Il ouvrit la portière, puis sortit la serveuse avec précaution.

— Viens avec moi ! m'ordonna-t-il à son tour.

— Je me gare.

Il hocha la tête et fonça vers l'entrée. J'hésitai à partir, mais j'avais commis trop d'impairs. Je devais assumer. Je rentrai à contrecœur dans l'hôpital, en réajustant ma brassière, où logeaient mes lames.

Quand je fus dans le couloir, Scully m'apostropha d'un signe de la main :

— Marion, nous sommes ici.

Je franchis le rideau et le fermai derrière moi.

— Que s'est-il passé ? me questionna-t-il tout en étudiant le corps mutilé de Sylvia.

Étrangement, son énergie diffusait une vibration d'inquiétude. Était-ce à cause de l'agression ou de mon implication ?

— Je ne pense pas avoir besoin de vous faire un dessin, me braquai-je.

— Où ça ?

— Ils l'ont attaquée derrière la brasserie.

— Comment les avez-vous repoussés ?

Il se redressa. Son regard me sonda, mais il ne percevrait rien.

— Ils sont partis quand je suis entrée dans la ruelle. Ils ont dû prendre peur. Vous avez vu la bête ! ironisai-je en gonflant mon biceps.

Visiblement, son sens de l'humour s'était tari dès qu'il avait compris que je connaissais leur nature. Je me raidis lorsque les *auras* de deux morts-vivants percutèrent le mien. Au moins, j'allais être fixée quant à leurs intentions. Le premier vampire se jeta sur Sylvia sans me prêter la moindre attention. J'en reculai de surprise.

— Je suis désolé, quand je l'ai senti, nous étions occupés ! murmura Arthur en serrant les doigts de sa donneuse entre les siens.

Son geste m'estomaqua. Il ne faisait aucun effort pour maintenir les apparences. Il était véritablement préoccupé pour elle ! Ses sentiments se muèrent en colère. Je souris à la jeune femme, qui ne s'en aperçut même pas. Elle partageait une conversation muette avec son maître.

— Je vous offre un café ? me proposa le second en me tendant la main.

Je contournai le vampire sans accepter son contact. Il m'accompagna jusqu'à l'accueil. Des distributeurs de boissons et de friandises occupaient tout un pan du mur face au comptoir, d'où la secrétaire me scrutait d'un air offusqué.

— Que prenez-vous ? demanda-t-il après avoir enfoncé les pièces dans la machine.

— Expresso.

Il le commanda et ne prononça pas le moindre mot durant tout le temps de sa préparation. Il releva la plaque de protection en plastique et me le présenta.

— Faites attention, c'est chaud.

— Je suis au courant !

Je l'attrapai et me dirigeai vers le couloir. Je m'adossai au mur. Le vampire s'installa contre celui d'en face. Sa large carrure en occulta la majeure partie. Nous nous observions en silence, nous étudiant mutuellement.

— Comment vous appelez-vous ? attaquai-je avant de souffler sur le breuvage fumant.

— Je suis Edgar, un ami d'Arthur. Et vous ?

— Vous le savez déjà.

— Non, je l'ignore. Vous êtes une célébrité ? ricana-t-il, sa main frottant ses cheveux blonds taillés au millimètre près avant de se remettre sous ses reins.

— J'espère que non.

— Où avez-vous connu Sylvia ?

— Je suis trop fatiguée pour un interrogatoire. Vous questionnerez Scully. Je m'assure qu'elle est tirée d'affaire et je vous quitte.

J'avalai le café infâme en deux gorgées. J'avais des difficultés à communiquer avec les humains, avec eux, je prenais sur moi et faisais des efforts, sauf qu'avec un macchabée, je n'en avais aucune envie !

— Vous savez ce que nous sommes ! Comment est-ce arrivé ?

— Une longue histoire...

— J'ai tout mon temps, ironisa-t-il, ses sourcils s'arquant.

— Pas moi ! Je vais voir comment elle va, répliquai-je en jetant mon verre dans une poubelle plus loin.

Il s'apprêtait à me retenir lorsque Scully passa la tête hors du rideau et nous fit signe. Nous le rejoignîmes. Je constatai de mes propres yeux l'efficience de leur maudit sang. Les joues de Sylvia étaient roses comme celles d'un bébé et plus

aucune marque n'apparaissait sur sa peau. Si de nombreuses déchirures n'avaient pas couvert ses vêtements, on l'aurait crue sortie d'une séance de spa.

— Je suis ravie que tu ailles mieux. Efficace, votre traitement ! sifflai-je, les bras croisés. Je rentre.

— Attends, Marion ! Je te remercie pour tout. (Elle me caressa l'avant-bras.) Tu es venue avec ma voiture…

Je lui fis un clin d'œil.

— Tu fais bien de le dire, poursuivis-je.

Je déposai les clés entre ses mollets.

— Je peux vous ramener, me proposa Edgar avec un sourire plus blanc que blanc.

Plutôt crever ! Quoique cela revienne au même…

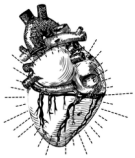
— Ça ira. Je vais appeler un taxi.

— À cette heure-ci, vous allez attendre un moment, ajouta Scully en jetant les compresses dans la poche prévue à cet effet.

— Je suis patiente. Bonne nuit.

Je sortis du *box* sous leurs regards insistants. Une fois dehors, j'attrapai mon téléphone et composai le numéro d'une antenne locale de taxis. Je scandai une incantation afin de me protéger dans une bulle métaphysique. Elle me rendait invisible tant d'un point de vue visuel qu'énergétique. À présent, la prudence était de mise. Quarante minutes plus tard, un véhicule se gara et je pus récupérer ma moto pour rentrer me coucher avec le sourire. Une soirée comme je les aimais…

CHAPITRE 7



Je m'étirai dans mon lit, encore tendue par une nuit de réflexions. J'entrepris une séance de Pilates, mais mes muscles refusaient d'entendre raison. Entre leur rébellion et mon impossibilité d'utiliser la magie comme bon me semblait, j'allais atteindre un seuil critique. À ce stade, la solution consistait en une intense dépense physique. Je m'habillai d'une tenue confortable et courus jusqu'à la boutique, un sac sur le dos. J'étais ruisselante et à peine apaisée quand l'artisan ébéniste m'ouvrit.

— Eh ben, vous êtes motivée, ce matin ! soupira-t-il, exténué à ma place.

— J'ai besoin de me défouler.

Je m'épongeai le front avec une serviette que j'avais apportée.

— Que cherchez-vous ?

— J'ai fait le tour de la ville, mais je n'ai pas vu de salle de sport digne de ce nom.

— J'en connais une où va mon fils. Elle est un peu avant d'entrer à Rodez, sur la gauche. Il y a un coiffeur et un bar

sur le côté, et la salle se trouve juste après. En plus, il y a un parking, vous pourrez surveiller votre moto.

— C'est une zone qui craint ?

— Oh non, ce n'est pas ce que je voulais dire ! C'est que les autres *clubs* n'ont pas de places devant, répliqua-t-il, les mains levées.

— J'irai voir dès que nous aurons fini. Avec l'inauguration qui approche, je suis aussi tendue que la corde d'un arc.

Il s'avança vers moi et ses doigts enserrèrent mes épaules. J'avais horreur de cette position ! Mon corps se contracta.

— Vous êtes une femme courageuse et une belle personne, Marion ! (Je titubai sous le choc. Celle-là, je ne l'attendais pas.) Vous possédez la détermination de poursuivre votre rêve et de vous investir pour le réaliser. Ce n'est pas donné à n'importe qui...

Sous son air campagnard et son style d'un autre temps, le papi m'avait bien cernée. Bon, sauf la « belle personne », où il se trompait complètement. J'étais venue à Montbazin dans un but précis et il avait raison, je mettrais tout en œuvre pour venger la mort de ma mère. J'y parviendrais coûte que coûte. Il me serra contre lui. Je n'osai pas le repousser et fis de mon mieux en lui tapotant le dos de mes paumes ouvertes.

— Merci pour ces compliments, répondis-je en m'extrayant de son emprise.

— Je suis sincère.

Je lançai ma bouée de sauvetage.

— Je vais nous chercher un rafraîchissement.

— Si cela ne vous dérange pas, moi, je préfère un café avec du lait et…

— Deux sucres, conclus-je.

Il hocha le menton en rigolant.

Une fois dehors, je respirai profondément. Je n'avais pas l'habitude de côtoyer aussi longtemps les mêmes personnes et maintenir une façade sociale était plus rude que ce à quoi je m'attendais. Finalement, tuer les gens sans leur parler me convenait mieux.

La nuit était tombée quand l'ébéniste termina la pose du dernier meuble. Je lui signai son chèque et le remerciai. Je pivotai sur moi-même, satisfaite du rendu. La boutique ne resterait pas ouverte longtemps, mais elle aurait fière allure. Je verrouillai la porte avant de rentrer récupérer la moto en bas de mon immeuble. J'allais tester la salle de sport qu'il m'avait recommandée. J'avais vraiment besoin de me dépenser pour baisser la pression avant d'affronter les macchabées.

CHAPITRE 8

Pensées de Christophe

Enfin, la voilà…

Je regrette que Marcia ait refusé de m'en dévoiler davantage sur elle. Elle s'est cantonnée, comme souvent, au strict minimum. Elle compte beaucoup pour moi depuis la mort de la meute, et je la connais assez bien pour savoir qu'elle ne souhaite que me protéger en m'incitant à abandonner...

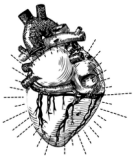
Elle n'aurait pas gardé des informations si importantes si elle n'avait pas pensé que ça me causerait du tort ou me mettrait en danger. Heureusement qu'elle a au moins cédé pour m'indiquer la ville de sa prochaine destination, sans quoi je serais encore en train de parcourir la Terre à sa recherche !

Mon Élémentaire paraît si absente, presque morte ! Je n'arrive pas à me connecter à elle, malgré notre proximité physique. Je perçois ses préoccupations, mais je suis incapable d'en définir la source. Elle est constamment sur la défensive, comme aux aguets. J'ai fréquenté suffisamment de sorcières pour savoir qu'elle est

différente. Comment pourrions-nous être liés si tel n'était pas le cas ? Son empreinte énergétique reste unique.

Plus je l'observe, plus je me rends compte que tout s'avère à construire. Ça nous demandera des efforts et de la compréhension mutuelle.

CHAPITRE 9



Des sacs de frappe longeaient un mur couvert de miroirs. Depuis mon arrivée dans la salle de sport, je courais sur un tapis tandis que deux boxeurs s'affrontaient sur un *ring* dans le fond. Je me raidis lorsqu'un groupe de vampires franchit la porte. Je repérai l'ami de Sylvia, Arthur et sa chevelure rousse tressée, ainsi qu'Edgar, l'armoire à glace qui m'avait offert un café infâme aux urgences. Les quatre autres m'étaient inconnus. Au moment où le dernier passa le seuil, une vague énergétique m'atteignit violemment. Tous mes muscles se bandèrent. Mon épiderme se crispa et mon cœur s'emballa. Je n'arrivais pas à comprendre ce qui causait cet émoi sensoriel. Les morts-vivants n'étaient pas mon genre, à moins qu'ils soient embrochés ou éparpillés aux quatre vents. À ce moment-là, j'éprouvais une forme de jouissance, car leur énergie vitale s'engouffrait en moi et nourrissait ma part offerte au dieu Odin. En dehors de ça, ils ne provoquaient que répulsion.

J'avais choisi une machine face aux glaces pas pour m'admirer en train de transpirer : j'avais beaucoup de défauts,

mais le narcissisme n'en faisait pas partie. Ma position était purement stratégique et m'offrait une vue sur les trois quarts de la salle. Un *jogging* ample dont la capuche me couvrait la tête camouflait mon visage rosi par l'effort et me permettait de les détailler en toute discrétion. Leurs signatures vibratoires se dégageaient les unes des autres. Je les associai à leur propriétaire avec facilité. Ils ne se souciaient pas de moi et discutaient entre eux, à l'exception d'un seul. Le dernier à être entré, celui dont l'*aura* était bien plus sombre. Son énergie trouvait un écho avec la mienne. Dès que je tentais de m'y connecter afin de lire dans ses pensées, une boule se formait dans ma gorge et ralentissait mon débit d'air, m'empêchant d'accéder à son esprit. Mon attention se focalisa uniquement sur lui. Une cicatrice d'une quinzaine de centimètres courait du dessus de son sourcil jusqu'à la naissance de sa pommette gauche. Il avait eu de la chance, car l'accident n'avait pas abîmé son œil. Il ne détourna pas ses yeux mordorés lorsque nos regards se rencontrèrent dans le miroir. Je jubilai intérieurement. Le corbeau du district se tenait dans mon dos !

— Salut, Emilio, un peu de monde, ce soir ? lança un des vampires au physique nordique.

— Tu sais, Alexander, en fin de semaine, les clients ne sont plus très motivés, pouffa le patron du *club*.

— C'est qui, la nouvelle ? lança le corbeau en me désignant du menton.

Son ton n'accordait aucune négociation. Aussi sec et froid que son cœur.

— Elle vient de prendre un abonnement, j'espère que ça ne vous pose pas de problème ? s'inquiéta le propriétaire en levant ses paumes.

Arthur se pencha à l'oreille du corbeau.

— Aucun. Allons-y ! ordonna-t-il aux cinq macchabées qui l'accompagnaient.

Ils se dirigèrent vers le vestiaire mixte. Emilio me sourit à travers son reflet avant de reporter son regard vers l'écran de son ordinateur. J'avais aperçu l'arme qui dormait sagement sous le comptoir. Si on y prêtait attention, elle restait visible depuis le plateau de renforcement musculaire. Elle serait peut-être utile, qui sait ?

Dès qu'ils les virent quitter le vestiaire, les boxeurs désertèrent le *ring* et les six vampires s'installèrent sur les machines les plus proches de celui-ci. Edgar discutait avec deux des vampires que je découvrais pour la première fois et un second groupe se forma avec Arthur, le corbeau et celui au physique de tombeur. Après plus de trente-cinq minutes sur un dénivelé de douze pour cent, je stoppai le tapis. Je saisis ma serviette, qui reposait sur le tableau de l'appareil, pour éponger mon visage. Un voile de transpiration salutaire le recouvrait. Depuis plus de quinze ans, je suivais un entraînement rigoureux et choisissais mes aliments avec soin pour garder une forme physique et psychique impeccable. Cette discipline s'avérait indispensable pour ma survie. Je reposai la serviette et bus plusieurs gorgées au goulot de ma bouteille d'eau. Dos à leur groupe, je percevais leurs regards fixés sur moi. L'un des vampires que je ne connaissais pas s'approcha. Il envisagea de toucher mon épaule, mais je fis volte-face. J'avais une sainte horreur que l'on me touche, surtout eux !

— Que voulez-vous ? commençai-je, sur la défensive.

— Il paraît que t'as réussi à désarmer les braqueurs toute seule, comme une grande, ironisa le vampire, un sourire en coin, en gonflant ses pectoraux à travers son débardeur.

— Il ne faut pas croire tout ce que l'on raconte ! répliquai-je en regroupant mes affaires.

Le grand blond que le patron avait appelé Alexander pouffa, alors les autres macchabées se raidirent.

— Tu as eu du bol que ce soient des minables. T'aurais pu mourir ainsi que de pauvres innocents ! appuya-t-il en me toisant de son regard vert coupé d'une mèche chocolat.

— Maxime, laisse-la ! s'exclama le corbeau sans nous observer.

— Elle est plutôt appétissante... Je devrais lui faire découvrir la ville, ronronna Maxime, qui me donnait plus envie de l'empaler que de lui accorder un rancard.

Je soupirai et m'apprêtais à rejoindre les vestiaires lorsqu'il s'empara de mon bras. Ce macchabée dépassait les bornes ! Par réflexe, je fis tourner son poignet autour de l'axe de son coude et il se retrouva le bras vrillé, la figure vers le sol. Ma réaction le surprit et il se tendit, accentuant le blocage.

— Lâche-moi ! vociféra-t-il, essayant de se relever.

En une fraction de seconde, Edgar, Arthur et l'autre vampire nous encerclèrent. Le chef de district et Alexander s'approchèrent. Le corbeau semblait attendre mes prochains gestes et m'étudiait avec attention.

— Je m'entraîne tranquillement. Je ne m'occupe pas de vous, alors faites-en autant !

Je ne me souciais plus de ma victime et surveillais le comportement des cinq autres. Il faut toujours qu'ils fassent les malins, ces fichus macchabées...

— Va te faire foutre ! cria Maxime, fou de rage.

De son bras libre, il tapa violemment ma plaie au tibia. Heureusement que je m'en étais occupée, sans quoi les points de suture auraient lâché. Je n'éprouvai qu'une maigre

douleur, mais son attaque me déséquilibra. Je ne desserrai pas ma prise pour autant. Au contraire, j'appuyai davantage et son coude céda. Des grognements accompagnèrent le craquement osseux.

— Relâche-le, m'ordonna le corbeau en me fixant dans les yeux, les mains dans les poches.

Je jetai Maxime sur la barricade formée par les autres vampires. Il se redressa en feulant et envisageait de répliquer quand le bras du corbeau le stoppa dans son élan.

— Tu veux qu'on te laisse tranquille, alors monte sur le *ring* ! poursuivit le chef du district, dont la voix chaude trancha avec la tension ambiante.

— Pourquoi le ferais-je ? répondis-je en poussant mes affaires du pied afin de ne pas être entravée.

— Tu viens de casser le bras d'un type qui pèse le double de ton poids sans sourciller, et surtout parce que je te l'ordonne. (Il attendit quelques secondes.) Après, je peux t'y contraindre, si tu préfères.

Je le détaillai pendant qu'il se dirigeait vers le *ring*. Le chef de district passa entre les cordes et me fit signe de venir devant lui, son index tendu.

— Ma patience est très limitée, gamine. Monte !

J'enregistrai les emplacements des autres vampires, qui m'empêchaient de m'enfuir. Utiliser la magie constituait mon unique échappatoire, mais je refusais cette option. Il était hors de question de révéler ma nature pour un incident aussi banal ! Alors, j'effectuai la seule chose que je ne désirais pas, du moins pas encore : je montai sur le *ring* afin de me confronter au chef du district local qui me scrutait du haut du *ring*.

— Que comptes-tu faire ? Tu vas me casser la figure parce que j'ai un peu amoché ton copain mal élevé ?

Les bonnes manières n'étaient plus de mise.

— Maxime sait qu'il devrait mieux se comporter vis-à-vis des femmes, mais c'est plus fort que lui, soupira-t-il.

— Casse-lui sa jolie gueule, Corbeau ! répondit l'intéressé, comme si les propos de son chef ne lui étaient pas destinés tout en remettant son coude en place.

Je roulai sous la dernière corde et me levai avec agilité devant le numéro 2 du district. Je me contentai de le jauger, immobile. Il me dévisageait comme une souris avec laquelle il envisageait de s'amuser avant de la déchiqueter. Le physique d'Edgar m'avait impressionnée, mais le corbeau ne déméritait pas malgré une bonne quinzaine de centimètres en moins. Sa carrure était imposante et son *aura* avait envahi la mienne avant même que je ne le rejoigne. Ce macchabée était impressionnant, même pour moi ! Il dégageait une sauvagerie loin de la bestialité à laquelle ses congénères m'avaient habituée. Son regard mordoré et son attitude se rapprochaient davantage d'un félin. Le V formé par son buste était à peine camouflé sous son *tee-shirt* en coton noir et sa musculature était si travaillée qu'à chaque mouvement de ses mains gantées de cuir, la peau de ses avant-bras donnait l'impression d'onduler. Sans aucune sommation, il m'assena un coup dans les côtes qui me coupa le souffle et me plia en deux. Il n'y était pas allé de main morte. Deux possibilités expliquaient un tel geste. Soit il cherchait à me blesser et à tester ma résistance. Soit il avait détecté quelque chose d'inhabituel dans mon empreinte vibratoire et espérait que je me défende, livrant au passage ma véritable nature. Je devais abréger ce combat si je ne voulais pas tout gâcher.

Maxime, Edgar et l'inconnu nous entouraient, le sourire aux lèvres. Ils me raillaient, à l'exception d'Alexander, qui partit s'asseoir sur un banc de travail, et Arthur, resté à

l'écart le visage tourné vers l'extérieur. Il devait se souvenir que j'avais aidé sa donneuse… quant à Emilio, il faisait comme si de rien n'était. Le buste en deux, je laissai croire au vampire que je n'arrivais pas à me remettre. D'un pas chassé, je passai sous ses mains, qui se levèrent, et envoyai mon poing, qui atterrit dans sa mâchoire. Un silence brutal s'installa autour de nous. Mes battements cardiaques me martelaient les tympans. Aussi vite que je m'étais approchée, je m'éloignai dans une chute avant pour me relever face à lui. Ses yeux devinrent entièrement noirs. Ses gants caressèrent sa bouche durant quelques secondes. Il essuya le sang qui coulait de sa lèvre fendue avant de le lécher.

— Qui es-tu ?

— Celle que vous avez décidé de faire chier. Je ne vous ai rien demandé, alors laissez-moi partir !

— Je ne te le répéterai pas, qui es-tu ? grogna-t-il.

Un vent glacial se diffusa et Alexander bondit vers nous. La puissance métaphysique du corbeau m'atteignit et une décharge électrifia ma colonne vertébrale. Punaise, quel âge avait-il ? J'avais rencontré de vieux vampires, mais pas de sa trempe, et surtout pas en tant que simple corbeau d'un district perdu au fin fond de la campagne aveyronnaise. Un instant, je crus m'être trompée et me tenir face au gouverneur local. Fais chier... Si c'était le cas, ça compliquerait grandement mon plan.

— Corbeau, elle a porté secours à Sylvia ! intervint Arthur, ses tresses rousses revenant sur ses épaules.

— Calme-toi, Corbeau. Ce n'est qu'une femme, ajouta Alexander, accoudé à la corde supérieure.

Finalement, je n'y comprenais plus rien. Ils l'appelaient tous Corbeau, comme un prénom et non pour désigner sa

fonction. Je m'efforçai de rester concentrée sur l'instant présent et éclaircirais ce point plus tard.

— Ta gueule, Alex ! Qui es-tu ? recommença-t-il en s'approchant de moi.

Je parcourus la salle des yeux afin de voir si les autres vampires s'étaient décalés et si je pouvais partir, en vain. J'optai pour ma stratégie habituelle : donner un peu de ma personne. Mes bras relevés en défense, je fis de minuscules pas et arborai un masque de victime effrayée. De sa main, il poussa mon poing et m'attrapa la taille en pivotant pour se retrouver derrière moi. Enserrée par ses bras, ma cage thoracique était à la limite du broyage. Pourquoi était-il si furieux ? Il exagérait, je n'avais pas fait tant de dégâts que ça à son lieutenant et je n'étais qu'une simple humaine…

— Tu as trois secondes pour me répondre. Après ça, je m'occuperai de toi, et je te garantis qu'il ne restera même pas un corps pour prévenir de ta fin tragique ! siffla-t-il au creux de mon oreille.

Punaise, je l'avais sacrément mis en rogne ! Quelle que soit sa fonction, il manquait sérieusement de sang-froid. Son essence picota la mienne et son action se mua en des caresses métaphysiques. Je devais dégager au plus vite, car il me faisait éprouver des sensations jusque-là inconnues et ça finirait mal...

— Je m'en moque, il n'y a personne à prévenir !

J'inspirai profondément afin de gorger mes poumons d'air, puis les vidai d'un coup. La technique me permit de gagner quelques centimètres d'amplitude entre mon buste et son torse. Telle une anguille, je me faufilai et m'écartai, dos à lui. Ses doigts se fermèrent sur mon haut de *jogging,* qui s'arracha. Mon *pull* et ce qu'il restait de mon *tee-shirt* restèrent entre ses mains. Ma brassière de sport constituait mon

unique vêtement au-dessus de la taille. Un mouvement de recul et un hoquet de surprise gagnèrent Alexander et Arthur. Je me moquais de leurs regards à la fois pleins d'interrogations et de pitié. Je pivotai pour faire face au corbeau et découvris le sien redevenir mordoré. À moitié nue, ma peau témoignait de mon passé. Une immense brûlure couvrait mon corps de mon épaule jusqu'à ma cuisse droite. Au niveau de ma taille, une zone indemne formait une empreinte palmaire. Le chef du district scruta ma brûlure, et ses sourcils bruns s'arquèrent. Les autres vampires semblaient compter le nombre de cicatrices issues de coups de couteaux, de ceintures et de marques de mégots. Celles-ci remontaient à l'époque où je servais de cendrier à une de mes familles d'accueil. Je profitai de cette distraction pour glisser sous les cordes, puis sans m'arrêter, j'enjambai le comptoir de l'accueil. J'enclenchai le chien du fusil, le pointant dans leur direction. J'avais bousculé Emilio afin de prendre son arme et, pétrifié, il resta sans voix prostré contre le fond de l'accueil. Le corbeau jeta les lambeaux de mes vêtements sur le côté en pestant. Il vola plus qu'il ne sauta par-dessus les trois cordes et atterrit sur le sol avec grâce.

— Va chercher mes affaires. Grouille-toi ! criai-je à Emilio en lui secouant l'épaule de ma main libre.

Il partit vers le vestiaire et dépassa le corbeau, qui glissait vers moi tel que sa nature de prédateur l'y prédisposait. Edgar tenta de lui poser la main sur l'épaule, mais il la repoussa.

— Tu es une guerrière, articula-t-il en me toisant.

— Survivante serait un terme plus exact !

Je devais trouver rapidement une diversion pour pallier mon manque d'humanité. Je farfouillai le pot à crayons tout en pointant le fusil dans la direction du vampire, qui se

rapprochait dangereusement. J'allais utiliser leur mythe pour minimiser ce qui était en train de se produire et retrouver un semblant de comportement effrayé.

— Tu crois que ton arme va me tuer ? ironisa-t-il.

Il s'avançait avec lenteur avec une lueur sauvage dans les pupilles.

— Que t'arrive-t-il ? C'est une humaine, mais calme-toi ! ordonna Alexander, visiblement étonné et inquiet au vu de son empreinte vibratoire.

— Je suis très calme, chuchota le corbeau en me scrutant.

Les vampires se dévisagèrent et n'avaient pas bougé d'un pas.

— Arrête-toi ou je tire ! annonçai-je en remontant le canon.

Je n'arrivais pas à trouver ces fichus crayons.

— Tu seras morte avant, gamine, articula-t-il avec une esquisse de sourire qui dévoila deux canines trop longues pour un humain.

— Si je te vise en pleine tête, ça te ralentira assez pour que je me sauve ! formulai-je avec assurance.

J'avais trouvé deux crayons à papier. La situation était tendue et compliquée. Je ne pouvais pas tuer le numéro 1 ou 2 du district sans griller ma couverture et pourtant, je devais le stopper avant que ce malade m'attaque. Je n'avais jamais rencontré un chef si irrationnel, surtout en plein lieu public. Les vitrines de la salle de sport étaient fumées, mais les halogènes rendaient visible l'intérieur aux badauds. Je n'y comprenais rien... Qu'avais-je fait pour le mettre dans un tel état de fureur ?

— Tu as trouvé de quoi écrire ton testament ! s'exclama-t-il en désignant les crayons de son menton.

— Tu es bien sûr de toi, le corbeau.

— Ce n'est pas « le corbeau », je m'appelle Corbeau, pouffa-t-il.

— Pourquoi tes potes n'interviennent-ils pas ? demandai-je, pour gagner du temps afin que le propriétaire revienne avec mes affaires.

— Ils ne bougent pas parce que je ne le leur ai pas demandé. Que penses-tu parvenir à faire ?

Emilio revint enfin. D'un signe de tête, Corbeau lui donna son accord pour qu'il m'apporte mon sac. J'espérais qu'il ne me le lancerait pas. Par chance, il le déposa sur le comptoir. Son fusil calé sur l'épaule droite, et les crayons à papier dans la main gauche, je me tenais aux aguets. Avec un sourire carnassier de plus en plus prononcé, Corbeau avançait comme pour me faire languir. Son teint hâlé tranchait avec la luminosité dorée de ses iris. Sa puissance de plus en plus intense me procurait des frissons et j'eus un recul qu'il remarqua. Il prenait son pied, le salaud… et moi, j'enrageais, d'un coup ! La peur n'était pas à l'origine de mes frissons, non. J'éprouvais du désir. J'étais excitée par son énergie, par ce macchabée ! Impensable !

— J'ai l'attention du chef des putréfiés rien que pour moi ! l'asticotai-je en représailles.

Son sourire s'effaça et il bondit dans un grognement. Edgar, Arthur et Alexander se précipitèrent au même instant. Un coup de feu résonna dans la salle de sport. Corbeau baissa la tête sur sa poitrine.

— Mais…, bafouilla Alexander.

Tous les vampires me dévisagèrent, estomaqués. Corbeau constata que les deux crayons en bois logeaient dans son cœur et qu'un trou aérait partiellement ses intestins. Je n'avais volontairement pas tiré dans la tête, car je ne voulais pas le tuer. Pas pour le moment. Au vu de sa puissance, il

survivrait sans difficulté. Son visage se releva vers moi et le temps qu'il m'examine, je lui envoyai un coup de genou à l'entrejambe du plus fort que je le pus. Les autres vampires n'avaient pas encore bougé le petit doigt et Alexander restait stoïque. Courbé en deux, le chef du district *a priori* me détaillait, visiblement stupéfait. Je n'attendis pas mon reste et saisis mon sac avant de me précipiter vers la sortie. Aucun des vampires n'intervint. Juste avant que ma moto démarre, j'entendis Corbeau éclater d'un rire poussiéreux et j'entrevis les autres macchabées l'encercler, abasourdis. Je me moquais de ce qu'il trouvait drôle. Dans un crissement de gomme sur le bitume, je fonçai afin d'agrandir l'espace entre moi et ces monstres, du moins pour ce soir-là. Nous nous croiserions prochainement pour clôturer cet entretien, mais à ma façon. Non, mais… ce n'était pas un putain de mort-vivant qui allait faire capoter mon plan !

CHAPITRE 10

Pensées de Christophe

Je me demande comment je suis parvenu à me contenir et à ne pas démolir ces morts-vivants. J'ai eu si peur pour elle lorsque je l'ai vue affronter l'un d'entre eux ! Elle est inconsciente de leur force. Au moment où je traversais la route pour lui porter secours, j'ai perçu un changement dans son énergie. Son empreinte s'était transformée. Je n'en reviens toujours pas, c'est incompréhensible...

Je ne parviens pas à saisir sa nature.

Ça m'interpelle davantage chaque jour, d'autant plus avec ce qui vient de se passer sous mes yeux. Si je n'avais pas été un témoin de la scène, j'aurais cru qu'elle était morte ! Elle bougeait et respirait, pourtant sa vibration ressemblait à celle de ces monstres sanguinaires… C'est impossible ! De l'intérieur, elle paraissait aussi morte qu'eux, comme si elle avait copié leur empreinte.

Je dois admettre que sa magie m'est inconnue. Ça m'inquiète. Je crois que la force que je perçois chez elle m'effraie...

Cette constatation glace mon âme.

Pourquoi elle ? Pourquoi la sorcière qui m'est destinée n'est-elle pas comme toutes les autres Élémentaires ?

ENVIE DE PLUS ?

Retrouvez **la suite des aventures de Siobhan** :

1-Dissonance, Siobhan, Fille d'Odin

Pour patienter jusqu'à la sortie du prochain livre, rejoignez **le Cercle des lecteurs privilégiés** en recevant des bonus, des extraits inédits, des histoires offertes chaque mois.

Suivez le lien ci-dessous : https://angelique-malakh.com/cercle-des-lecteurs-alchimistes/

À PROPOS DE L'AUTRICE

Amoureuse des mots depuis ma tendre enfance, je les ai d'abord malmenés dans des nouvelles de pirates et de princesses pour voguer sur les vers à l'adolescence. Jeune adulte, j'ai fait une escale pour un temps indéterminé dans les eaux troubles des mondes imaginaires et fantastiques. Tant d'aspects de la nature humaine, de ses besoins et de ses névroses y sont mis à nu sans aucun filtre…

C'est tout naturellement que mon cœur m'a dirigée vers ce genre littéraire afin d'y faire éclore mes personnages et leurs aventures.

J'aime créer des histoires qui nous bousculent dans la glu de nos croyances ; génératrices de riches émotions pour briser la monotonie du quotidien, et évoluer vers une meilleure version de nous-mêmes. Parfois douces, parfois rudes ou bien dérangeantes, elles possèdent une essence qui ne laisse jamais indifférent une fois leur lecture achevée.

J'espère que vous y trouverez l'étincelle qui illuminera votre âme.

Angélique

Pour être informé(e) des prochaines publications, rendez-vous sur mon site internet :

www.angelique-malakh.com

facebook.com/AngeliqueMalakhAuteur

twitter.com/Malakhangelique

instagram.com/angeliquemalakh

AUTRES TITRES PUBLIÉS

Disponibles en versions numérique et papier sur **Amazon** à partir de ma page d'autrice :

https://www.amazon.fr/1/B01AC84WLM

Siobhan, Fille d'Odin :

Série d'urban fantasy autour de la résilience, de la tolérance et de la force de l'union.

Tome 0,5 - **L'arrivée du Fléau** (2019)

Tome 1 - **Dissonance** (2019)

Le match d'une vie,

Romance contemporaine (2019). L'héroïne fantasme l'amour, tandis que le héros ne l'éprouve que dans son corps. Ensemble, ils aligneront leurs sentiments et leur sensorialité.

Le Prince-chat,

Romance fantastique autour du mythe de la Belle & la Bête (2018).

Clara et le grimoire,

Fable autour du mercantilisme et l'oubli des valeurs humanistes de Noël (2018).

Le passage,

Conte sur l'après-vie et sur les mondes invisibles (2018). Une vision de l'au-delà où les étincelles divines se retrouvent à la fin de chacune de leurs existences.

La prophétie de l'Union,

Romance fantastique autour de la complémentarité du féminin et du masculin sacrés (2016, indisponible).

Tome 1- **L'éclosion des élus**.

Recueil 1 - **Relations amoureuses**.